

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1760.



NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.

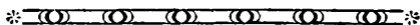
MDCCLX.



JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1760.



OBSERVATIONS GENERALES

Sur la Loi Naturelle.



Q U'IL me soit permis d'exposer ici, d'un stile décousu, des idées sur lesquelles je n'ai eû que trop d'ocasions de réfléchir. Leur importance n'échappera pas à des lecteurs attentifs & pénétrans.

Ce seroit avec un grand plaisir, que j'en verrois quelques-uns de cette espèce, prendre la peine de me fournir des éclaircissemens sur cet objet, ou lui doner le degré d'évidence que mes foibles lumières ne m'ont pas permis d'atraper. Mais en ce cas, je les supplie de mettre à l'écart tout préjugé, & de n'interroger, dans l'examen qu'ils en feront, que leurs consciences.

PREMIERE PARTIE.

L'existence est un bien réel pour les animaux. Ils en jouissent à chaque instant, n'étant point inquiétés des soucis de la prévoyance.

Pour que l'existence soit un bien réel à l'égard de l'homme, elle exige beaucoup de conditions. Il a des besoins & des penchans particuliers. Il n'est presque point de climat, qu'il ne puisse habiter : Il est donc créé pour peupler toute la terre.

Indépendamment des facultés, qui ne sont propres qu'à son espèce, il a dans lui-même des dispositions qui sont inhérentes à sa nature. Il en est deux très distinctes, *l'inconstance* & *l'ennui*. Elles sont les causes médiatees de tout ce qu'il fait. La première le force à courir après le changement & la nouveauté; l'autre à chercher son bonheur hors de lui-même, ce qui le rend capable de société & d'occupation.

L'homme errant & seul jouit d'une indépendance absolue. Mais si plusieurs hommes forment une société locale, avec les moyens de la perpétuer, cette indépendance sera subordonnée à l'arrangement quelconque, qu'ils auront pris ensemble.

Si dans cette société la chasse, la pêche, l'agriculture & les autres moyens de pourvoir

aux nécessités de la vie , sont comuns entre eux , ils se soumettront naturellement sans peine & come de droit à la *Loi naturelle* , *Ne point faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fit*. De cette première Loi il en naîtra une seconde encore plus conforme à l'humanité , *de faire à autrui , dans l'ocasion , tout le bien qu'on voudroit qu'on nous fit*.

Une société qui met en comun les besoins , les peines , les plaisirs , sera d'autant mieux en état d'exécuter ces loix , que les démêlés , quels qu'ils soient , qui pourroient s'élever entre les particuliers , n'affecteront que le personnel , sans aucun mélange d'intérêt étranger , séparé des individus ; les crimes capitaux se réduiront à l'emportement & à la malice. Ces crimes ne peuvent être que momentanés & sans suite. La colère & la malice ne sont pas des passions aussi durables que l'ambition & la cupidité.

Tant que cette société se maintiendra dans son établissement primitif , les loix naturelles suffiront pour la diriger , surtout , si elle a le bonheur de se former une Religion aussi simple que ces loix. Mais si cette société laisse une fois introduire chez elle l'usage du TIEN & du MIEN , que cet usage s'étende jusqu'à des possessions foncières , pour passer du possesseur à ses descendans , alors l'égalité sera rompüe , anéantie sans retour. Des loix aussi

8 JOURNAL HELVETIQUE

simples ne pourront plus s'exécuter dans leur véritable étendue, ni contribuer à servir de règle & à soutenir la société.

Pour être certain de cette vérité, il ne faut que faire attention que le *droit de propriété* est susceptible d'une si grande multitude d'intérêts compliqués, qu'il est impossible que les loix naturelles n'en souffrent à chaque instant de cruelles atteintes: Source funeste & toujours renaissante de désordres, d'injustices, de haines & d'envies.

Le droit de propriété exige absolument, entre les homes, des *loix positives*, qui, bien loin de les ramener à la loi naturelle, les autorisent au contraire à l'enfreindre, puisqu'en suivant même exactement ces loix, ils peuvent impunément, & sans choquer la société en général, *faire à autrui ce que* chacun d'eux en particulier *ne voudroit pas qu'on lui fit.*

Les loix positives sont souvent contradictoires. C'est un axiome reçu en droit, que dans les procès, la forme peut emporter le fond, c'est-à-dire, que l'habileté, la ruse, la chicane, sont autorisées à dépouiller l'équité. Le but de ces loix est pourtant de la protéger.

La justice ne se vend pas, mais elle coute cher, suivant les circonstances. Les Turcs n'ont point de loix positives: Un procès est ordinairement fini dans une séance. Il n'est point nouveau d'entendre dire à des voia-

geurs, qui ont séjourné chez eux, qu'un procès perdu chez les Turcs, valoit encore mieux que bien des procès gagnés chez les Chrétiens.

Il me feroit très aisé de faire d'autres citations; mais en vérité je crains qu'on ne me suppose de l'humeur. J'en suis cependant bien éloigné.

Dans le cours ordinaire de la vie civile, le droit de propriété fait encore de plus grands ravages. Il dispose naturellement chaque individu à rapporter tout à soi. Les achats, les ventes, les trocs, les services, les talens, l'adresse, sont des objets dont on s'atache à tirer tout le parti qui convient à ses intérêts. *On fait à autrui, sans scrupule, ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fit.* L'on se plaint hautement de ce qu'un autre *ne fait pas le bien, qu'on ne s'aviseroit pas de faire* étant à sa place. Ce droit est l'aliment perpétuel de l'ambition, de la cupidité, de l'avarice, de la ruse, de l'avidité, de la j'épargne le reste. Telles sont ses suites naturelles. Il est vrai que depuis très longtems on déclame avec force, contre tous ces vices. Je ne fais si les soins qu'on a pris à cet égard en ont retardé les progrès; mais on est forcé de convenir, que lorsqu'on a admis un principe, il ne faut pas être scandalisé des conséquences.

Il résulte de tout ceci, qu'il reste démon-

8 JOURNAL HELVETIQUE

tré , que le droit de propriété est absolument incompatible avec la loi naturelle , prise dans toute son étendue.

SECONDE PARTIE.

De l'ordre d'aimer son Prochain come soi-même.

La Religion naturelle , dans laquelle ses loix morales sont sousentendues , a été portée à son plus haut degré de perfection par l'Évangile. L'abrégé de cette perfection est compris dans ces deux comandemens : *Aime Dieu de toute ta p^uissance & ton prochain come toi-même.* Le premier fait la base de la Religion , le second de sa Morale.

Un Etre infini , qui veut être aimé , annonce un tendre Père , qui s'engage à distribuer à tous ses enfans les biens qui leur sont nécessaires , & présuppose entr'eux une égalité d'institution.

Le comandement *d'aimer son Prochain come soi-même* , ne souffre ni acception , ni exception. Il est aussi positif que le premier.

Aimer quelqu'un come soi-même devient une obligation conséquente de partager avec lui , tout ce qui est susceptible de partage. Ainsi d'un individu à l'autre , les biens terrestres se mettroient , entre les homes , dans un parfait équilibre.

Cette conséquence démontre clairement , que si tous ceux qui se disent Chrétiens exécutoient ce commandement à la lettre , l'égalité renaîtroit parmi eux , de même que la communauté des biens propres à pourvoir aux besoins honêtes de la vie. C'est ce qu'il ne faut pas craindre.

Il est impossible de disconvenir que la Religion de J. C. aussi simple que sublime , n'exige nécessairement une manière de vivre absolument relative. Aussi ce Divin Legislateur en a-t-il donné lui-même l'exemple. Il n'a jamais eu de biens temporels en propriété. Tout étoit en commun entre ses Disciples , de même qu'avec le Peuple qui le suivoit en plusieurs occasions.

La proposition qu'il fit au jeune homme d'abandonner ses biens pour le suivre , tendoit à lui faire comprendre très clairement , que le droit de propriété étoit incompatible avec sa doctrine. Sa tendre affection pour les pauvres & pour les enfans en fait la preuve. Ces innocentes créatures se trouvoient précisément dans l'état où il vouloit que le jeune homme se réduisît.

Ce qu'il dit de l'impossibilité du salut d'un riche , ne peut s'expliquer que par ce moyen. En effet la propriété étant un obstacle au salut , plus elle sera considérable , plus l'obstacle sera grand. Il est évident , que si de l'exécution

d'un ordre il en doit résulter une récompense, celui qui négligera de l'exécuter en doit être privé : A plus forte raison peut-on décider légalement, que celui qui a pris un engagement diamétralement opposé à l'exécution de cet ordre, est encor plus éloigné d'aspirer à la récompense. Si la conoissance de l'ordre a précédé l'engagement opposé, il est dans le cas de subir de droit la peine de la révolte.

Cette terrible sentence contre les possesseurs des richesses, n'est pas entièrement sans ressource. Le riche peut être sauvé par la grace. Grand nombre de Docteurs de diverses comunions ont élevé des disputes scandaleuses sur la nature de cette grace, sans trop se mettre en peine de la mériter.

Tout ce que nôtre Seigneur J. C. a dit entre le monde & les mondains, revient à peu près à ceci : *Fuïez des homes iniques, passionément livrés à de vils intérêts & au désir insatiable de tout s'aproprier. Après vous avoir séduits, corompus & trompés, ils vous enseignent malheureusement à séduire, à corrompre, à tromper les autres. Ils vous feront perdre, pour toute l'éternité, la récompense que je vous promets.*

Les Apôtres, après sa mort, ont vécu come leur Divin Maître. Les nouveaux Profélites renonçoient à leurs biens pour les confondre avec la masse. Tous les membres de la société concouroient avec ardeur, par leurs talens &

par un zèle pur , à faire son bonheur , dans lequel celui de chaque particulier étoit compris.

C'est dans une telle position que l'on pouvoit véritablement *aimer son prochain come soi même*. Cet amour , fondé sur un ordre divin , & soutenu par les vifs sentimens d'une reconnoissance respectueuse , ne pouvoit point être alteré par les funestes discussions qu'entraîne sans relache à sa suite le droit impérieux de propriété.

Ce qui doit faire comprendre toute la sublimité de ce divin comandement , c'est que la loi naturelle en est à peine l'accessoire , parce qu'en effet , il renferme tous les devoirs respectifs , qui peuvent contribuer au vrai bonheur de toute l'humanité.

Pendant les premiers siècles , les Chrétiens se conformèrent , autant qu'il leur fut possible , à leur institution. Des mœurs aussi simples que pures , ne pouvoient que blesser vivement l'orgueil des autres homes. Aussi cet orgueil fut-il le mobile des persécutions. Les Fidèles furent réduits à de petites communautés séparées , à des assemblées nocturnes & forcés très souvent de se retirer dans les déserts : Ce qui retarda très longtems les progrès d'une Religion , qui devoit faire la félicité de toute la terre.

Enfin ces Chrétiens , après avoir luté quelques siècles contre les persécutions , séduits

par l'inconstance , & vaincus par l'ennui de l'uniformité , s'apriivoisèrent avec les autres homes , & faisant céder la Religion au desir de dominer , ils convertirent le Païen , d'abord de son bon gré en le persuadant , ensuite par force : Celui-ci se dédomagea du culté de ses faux Dieux & de ses Idoles , en introduisant insensiblement un grand nombre de superstitions , dont les traces ne sont encore que trop visibles,

L'Europe se trouva Chrétienne à sa manière. Le droit de propriété généralement reçu , les loix positives , la jurisprudence , les guerres , la politique , les dignités , les emplois , les manières d'agir dans la vie civile , furent des obstacles invincibles à l'exécution de l'ordre *d'aimer son Prochain come soi-même* : La loi naturelle , quoique reclamée par la conscience , ne put pas même servir de règle à ces nouveaux Chrétiens.

L'excès de superstition , mettant la plus grande partie des homes sous un joug plus dur que celui des Loix Judaïques , fit naître des Réformateurs , qui ne s'attachant qu'au culte , aux dogmes , aux cérémonies , à la discipline , laissèrent le droit de propriété , & tout ce qui le constitue , dans ses fières prérogatives.

Les Peuples Réformés ne difèrent des autres que par la manière de croire & l'œcono-

mie du spirituel, plus conformes à l'institution primitive. Mais les passions que nourit le droit de propriété furent les mêmes. La sage attention de les réprimer en peut arrêter l'excès, mais on ne sauroit en détruire le principe.

Quoique les Comunautés & Couvens de Religieux de l'un & de l'autre sexe semblent, au premier coup d'œil, avoir quelques rapports avec la manière de vivre des premiers Chrétiens, il me seroit très aisé de démontrer, qu'ils en sont encore plus éloignés que les gens du monde : Aussi, bien loin de former la moindre exception, ils ne doneroient que plus de force à mes preuves. Mais il ne s'agit point ici de controverse.

Il résultera donc nécessairement de tout ce que je viens d'exposer, que si la loi naturelle est incompatible avec le droit de propriété, le comandement *d'aimer son Prochain come soi-même*, doit, sans comparaison, l'être infiniment plus.

En admettant ce résultat, il en peut naître cette question : *Dans ce qu'on appelle le Christianisme*, y a-t-il de véritables Chrétiens ? Je doute que l'on puisse prendre l'affirmative, sans la faire précéder, ou suivre, de beaucoup d'explications & d'exceptions. Cette nécessité, à laquelle on seroit réduit, serviroit pour le moins à prouver, que si je n'ai pas atteint la *vérité*, je l'ai touchée de bien près.

REFLEXIONS CONSEQUENTES.

Si les loix morales étoient auffi fufceptibles de changement que les loix pofitives , on pourroit les concilier avec le train des chofes.

Voici coment l'on réduiroit la loi naturelle & le comandement qui la perfectione.

1°. *Fais ton BIEN avec le moins de MAL possible pour autrui.*

2°. *AIMES ton Prochain autant qu'il fera possible à ton INTERET de le permettre.*

De la manière que les homes fe conduifent en général , l'exécution de ces loix fouffriroit encore beaucoup de difficultés , ce qui fuffiroit pour exciter l'émulation à les furmonter. Avec de bones intentions , on feroit aidé par tous les livres connus de Morales: Si l'on y fait bien attention , toute la Morale moderne fe réduit précifément à ce grand éfort.

Mais il pourroit bien ariver que tous les homes , affemblés pour convenir de ces changemens , ne les accepteroient pas. L'orgueil humain fe plaît à fe glorifier des loix les plus sublimes ; mais l'exécution l'embaraffe très peu.

Il n'eft point furprenant de voir des Moraliftes , de tout genre , fuer fang & eau pour concilier les préceptes de l'Evangile avec les

loix positives , les maximes reçues parmi les homes , & le bon usage qu'on doit faire du droit de propriété : Pour s'en acquiter avec succès il faut abaisser les monts & combler les abimes. L'ouvrage est immense & sans fin ; le Pharisien sur ce sujet n'a pas besoin d'échappatoires : Sa Religion lui laisse le champ libre ; mais pour le Chrétien , cet invincible droit de propriété est un nœud gordien , aussi phisiquement impossible de défaire que de couper.

Lorsqu'il n'y a point d'analogie précise entre les devoirs que l'ort exige & les usages reçus come permis , il est bien difficile qu'on s'en aquite fidèlement. Un Iman d'*Alger* , ou de *Tunis* , feroit bien peu d'impression sur des Corfaires , s'il s'avisoit de les exhorter à pirater avec équité , justice & charité , ou de suivre du moins exactement la loi naturelle.

Entre les preuves phisiques de la chute de l'home , celle des idées générales qu'il a de la VERITE' & du BONHEUR , qu'il ne sauroit réaliser dans la pratique , doit tenir le premier rang. Peut être cela vient-il de ce qu'il a été privé d'un sens supérieur , dont il ne lui reste que des traces confuses , qui ne suffisent pas pour le mettre en état d'apercevoir tous les côtés des objets dont il a des notions.

En éfet , lorsqu'on réfléchit profondément ,

on s'aperçoit de l'énorme distance qu'il y a de ce qu'il faudroit faire , à ce qu'on ne fait pas , de ce que l'on fait , à ce qu'il ne faudroit pas faire : On entrevoit des disparates auxquelles la foiblesse humaine est incapable de remédier.

Cette manière d'être , à laquelle il faut nous soumettre avec résignation , de même qu'à celle que la prudence a trouvé bon d'établir pour la conservation de chaque état , doit nous faire sentir très vivement : *Que pour balancer , autant qu'il se pourra , le MAL que nôtre intérêt particulier nous met dans la nécessité de comettre , nous devons , dans toutes les occasions , faire à nôtre Prochain , tout le BIEN dont nous somes capables.*

GENEVE.

M. D. M.



SUIITE



SUITE DES REFLEXIONS
DU MISANTROPE.

ON TROUVE dans l'*Histoire des Indes Occidentales*(*) de LOPES DE GOMORA , un trait qui caractérise bien les Espagnols & les Indiens. „ Aussi-tôt que VALVOA se vit seul a
 „ comander , dit son vieux Traducteur , il
 „ s'étudia à bien gouverner les 250 Espa-
 „ gnols qui se trouvoient dans la ville d'*Ar-*
 „ *ticque*. D'iceux il en prit 130 avec foi &
 „ s'en alla à *Coiboin* , pour chercher à manger
 „ à tous , & de l'or , sans lequel ils ne trou-
 „ voient aucun plaisir. Il s'en alla à *Comagre*
 „ & fit paix avec son Seigneur... PANQUIACO,
 „ fils aîné de COMAGRE , dona à VALVOA
 „ 70 esclaves faits à leur coutume pour servir
 „ les Espagnols & 4000 onces d'or en joiaux
 „ & autres pièces subtilement élaborées.
 „ VALVOA fit fondre tout cet or , avec celui
 „ qu'il avoit déjà , & puis il en ôta le quint
 „ pour le Roi & partagea le reste entre ses
 „ soldats ; & come il pesoit les parts & por-
 „ tions dans un poids ataché à la porte du
 „ Palais , quelques Espagnols , qui n'étoient
 „ pas contens de la part qu'on leur avoit faite ,

(*) Page 215.

„ comencèrent à quèreller. PANQUIACO in-
 „ digné dona du poing dans la balance & fit
 „ cheoir tout l'or à terre leur difant : O Chré-
 „ tiens ! Si j'eusse fû que vous duffiez què-
 „ reller fur mon or , je ne vous l'eusse pas
 „ doné , car j'aime paix & concorde , & m'é-
 „ merveille bien , coment vous êtes fi aveu-
 „ glez & dépourvus de fens , d'avoir rompu
 „ ces joiaux qui étoient fi dextrement éla-
 „ bourés , pour en faire je ne fais quelles pe-
 „ tites pièces , qui reffemblent à coupeaux de
 „ bois ; & encore plus je m'étone come vous,
 „ qui êtes fi amis ensemble , quèrelliez pour
 „ une chose fi vile & de fi peu de valeur. Il
 „ vous seroit meilleur ne bouger de votre
 „ país , qui est si loin d'ici , si les homes y sont
 „ si sages , si honêtes & si prudens , come
 „ vous vous en vantés , que venir faire des
 „ quèrelles en ce país étrange , ou nous vi-
 „ vons contens , encore que vous nous apel-
 „ liez grossiers & barbares. Mais si l'avarice &
 „ convoitise d'avoir de l'or vous comande
 „ tant , que pour icelui aquérir vous vous
 „ travaillés si fort & même tuiés ceux qui en
 „ ont , je vous montrerai un país , ou possible
 „ vous vous en foulerez. Nos Espagnols ad-
 „ mirèrent grandement le jugement & les pa-
 „ roles de ce jeune Indien ” ; ou plutôt , ils
 „ pardonèrent à sa remontrance , en faveur de
 „ la promesse qu'il leur faisoit & qui flatoit
 „ agréablement leur avide cupidité.

J'ai entendu faire un bel éloge de quelques Peuples de l'Amérique Septentrionale. Là, dit-on, les homes font capables de grandes choses dans un tems ou nous sommes à peine occupés des petites. Elevés sans soins, la force & la vigueur font le prix de leur vie dure & active : Leur cœur, exempt de cette multitude de passions futiles, qui nous tracaissent ; leur esprit, dont l'activité ne s'étend point au delà de leurs besoins absolus, leur procurent une heureuse tranquillité, bien que nous ne pouvons plus conoitre : Ils sont heureux, parce qu'ils n'ont point cherché à l'être, & l'âge mur y goûte encor les innocens plaisirs de l'enfance. Pour eux, l'amour n'est point cette passion terrible & funeste, qu'accompagne si souvent l'infamie & la fureur ; c'est une passion délicieuse, assaisonnement de tous leurs plaisirs. Ils ignorent ces distinctions bizarres, qui font d'un home un Demi-Dieu, & qui en ravalent d'autres jusqu'à les forcer à ramper sous des homes come eux, & quelquefois plus méprisables encore. Ils ont des Chefs, des Conducteurs, & non des Maitres : Les Titres de ceux-ci font leurs vertus, & le respect qu'il s'atirent, est à la fois, & leur garde & leur récompense : Ils ne peuvent infliger aucune peine, & de quelle utilité seroient-elles à des Peuples, qui n'ont pas même besoin de loix.

La vieillesse enlaidit le vice & done du poids aux conseils de la vertu, & il n'est peut-être point de règle plus sûre pour juger de la dépravation des mœurs d'une Nation, que d'en décider par le mépris & l'espèce d'avilissement où l'on y réduit la vieillesse, come il n'est point de plus bel éloge pour les Nations Sauvages, dont je parle, que la vénération qu'ils ont pour les vieillards. Jamais ils ne furent plus respectés en Egypte ni à *Sparte*: Leurs conseils dirigent & retiennent à leur gré, l'impétueuse ardeur de la jeunesse, & l'âge qui semble ailleurs dégrader l'homme, l'élève ici au-dessus de l'humanité. Tel est le respect qu'on a pour les vieillards, que qui manqueroit à ses devoirs envers eux, seroit regardé come un impie, & chargé de toute l'exécration de la Nation. Ils adorent un Dieu, & le culte qu'ils lui rendent répond à la simplicité de leurs mœurs; ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant que tant de Peuples croient ne pouvoir offrir d'encens plus agréable au Créateur, que les tourmens de la créature, ceux-ci ne pensent pouvoir mieux l'honorer que par leur joie, & semblent lui offrir tous leurs plaisirs. Ils l'appellent le Maître de la vie. Gardés-vous des surprises de vos ennemis, leur dit le Chef au déclin du jour, & sur-tout de ne rien faire qui puisse déplaire au Maître de la vie. ANA-

CHARSIS n'eut pû dire de leurs délibérations , ce qu'il disoit de celles d'Athènes : „ *Que les sages y parloient, & les fous y déci-* „ *doient.* „ Implacables dans leur haine, jamais leur amitié ne se dément, & les tourmens les plus cruels font des choses reconnues incapables de leur faire trahir leur amitié ou leurs promesses. Humains envers leurs prisonniers ; enfans, ils les élèvent parmi les leurs ; homes, ils leur donent à chacun une femme, & leur permettent de les refuser ; leurs divertissemens ont presque tous quelque chose de guerrier ; leurs chansons agréables, quoique monotones, leurs danses inspirées par la joie, expriment les plus vifs sentimens de la nature ; rien de plus naïf que leur caractère, ni de plus simple que leurs mœurs ; ils aiment l'oïfiveté, & ne peuvent souffrir le repos, come TACITE le dit des Germains. En un mot, ils tiennent de trop près à l'état de société, pour n'en avoir pas quelques vices, & trop peu pour leur avoir doné l'aparence ou le masque des vertus.

C'est une règle affés générale, que plus on déchoit en vertu, plus on acquiert en superficie. On tache de trouver des équivalens à l'innocence, come s'il étoit possible d'en avoir, come si le fard pouvoit supléer aux beautés réelles qu'on n'a plus. C'est ainsi que les voluptueuses Rhodiennes, sous le dehors d'u-

ne retenüe austère, cachoit des cœurs corrompus, tandis que les femmes de *Chio*, avec les mœurs les plus pures, jouïssent d'une liberté innocente. Les Germaines, qui ne se couvroient que la moitié du corps, étoient-elles moins chastes que ces Chinoïses, pour qui montrer le bout du pied est une indécence. Une Dame Françoisë rougit en se représentant une jeune Lacédémonienne dansant nue avec un home. Une Italienne ou une Espagnoïse ne peut comprendre la familiarité de celle-ci avec les homes, ni qu'elle aille à la promenade ou à l'Eglise, le visage & la gorge découverts. Une Persane s'écrie, quand on lui parle des femmes immodestes, qui peuvent voir les passans au travers des grilles, & qui vont à la campagne ou ailleurs, sans être renfermées dans des prisons de bois & gardées par des monstres. Si ces marques équivoques de pudeur en étoient de sûres de vertu, les Persanes seroient les femmes les plus vertueuses; c'est cependant tout le contraire. On a remarqué que les Religions les plus fausses étoient les plus chargées de cérémonies; n'en est-il pas ainsi des homes?

La vue de ces personnes si douces, si modestes, si pieuses, qui, les yeux baissés, les mains sur le cœur, répandent le poison de la médifance avec des paroles si tendres & si charitables, me fait ressouvenir de ce chef des

Pastoureaux, qui désoloient la France sous le règne de JEAN II, & dont la devise étoit : *Ami de Dieu, & ennemi de tout le monde.*

Je ne me ressouviens pas fans plaisir de la manière ingénieuse dont un Mandarin désabusa son Empereur, qui pensoit que de certaines liqueurs pouvoient rendre immortel. Un imposteur lui apporta un jour un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un de ses Ministres, qui étoit présent, aiant tenté inutilement de lui prouver la puérilité de cette promesse, prit la coupe & but la liqueur. L'Empereur irrité de cette hardiesse, condamna à mort le Mandarin; mais celui-ci, peu éfraïé de cette menace, lui dit d'un air tranquile : *Si ce breuvage done l'immortalité, vous ferés de vains éforts pour me faire mourir ; & s'il ne la done pas, auriés-vous l'injustice de m'ôter la vie pour un si frivole larcin ?* Ce discours calma l'Empereur, qui ne put s'empêcher de louer la prudence & la sagesse de son Ministre.

Dans tous les Panégiriques qu'enfanta la splendeur du règne de LOUIS XIV., il n'est peut-être pas de plus beau trait que celui-ci.

Et l'avenir le plus sévère,
 Dans ce que LOUIS a dû faire,
 Verra l'histoire de LOUIS.

L'application de ce trait à un Monarque actuellement régnant , le rendra plus beau encore.

Avant que M. ROUSSEAU eût écrit sur la Comédie , j'étois de son avis ; son livre m'y a confirmé ; les réponses qu'on y a faites m'y affermissent. Pour les trouver bones, quant au fond , il faut être résolu de les trouver telles avant que de les lire. Les préjugés font pour elle , & les Philosophes ne font pas ceux qui en font les moins esclaves.

„ A Genève , il est encore d'heureux mariages , „ dit M. d'ALEMBERT , cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que le plus grand nombre de ceux qui composent ces heureux mariages n'ont lû , ni vû représenter ni l'Ecole des Maris , ni l'Ecole des Femmes. „ Sur ce point , elle est à 100 ans „ de nos mœurs , „ continue ce Philosophe. Il seroit à souhaiter qu'on en fût encore plus éloigné. Je ne ferai point de réflexions sur l'inconséquence qu'il y a à louer un Peuple de la pureté de ses mœurs , & de lui conseiller d'anéantir les causes qui les lui ont conservées ; cela demanderoit un trop long détail ; mais quelle nécessité d'adopter un établissement , qui ne peut rendre un Etat ni plus florissant , ni plus heureux ; qui par-là même , est un mal dans un petit Etat , & qui par la suite des tems , produiroit infaillible-

ment , mais d'une manière peu sensible , une révolution dans les mœurs , qui sûrement ne seroit pas un bien. „ Un Père , un Fils , un „ Mari , un Citoyen ont des devoirs si chers „ à remplir , qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui , „ dit M. ROUSSEAU. A quoi M. d'ALEMBERT répond : „ *Mais ren-* „ *dés-nous ces devoirs moins tristes.* „ Nos devoirs sont tristes ; c'est sans doute pour dissiper le dégoût qu'ils nous inspirent , que l'on va au spectacle ; c'est pour les oublier ; ce n'est donc pas pour nous apprendre à les aimer. Eh quelle nécessité à l'homme de bien , de paier un homme pour se faire persuader ce dont la Raison & la Religion ont rempli son cœur ? Mais ce qui rend les devoirs si tristes , n'est-ce point le soin que l'on prend de nous en distraire ? Ce qui est sûr , c'est qu'ils sont bien doux à remplir à l'homme de bien , acoutumé à les pratiquer ; c'est que rien ne peut lui offrir des plaisirs plus purs , ni plus touchans. „ *Il faut que l'année soit bone , pour que nos* „ *Prédicateurs fassent deux ou trois conver-* „ *sions ; sur cela leur defendres-vous de prê-* „ *cher ?* „ Mais peut-on mettre en parallèle une chose aussi respectable que la Religion , avec un amusement frivole ? Un Pasteur avec un Histrion ? La Religion est la consolation des malheureux ; elle fait la grandeur de l'homme , la raison nous la feroit ché-

rir, même en nous la montrant come une fille de l'erreur. Tel la méprise, qui lui doit peut-être tout son bonheur; & on lui opose un spectacle dangereux, où l'on voit la peinture active & trop séduisante des vices, des passions, des foibleffes de l'home; où le but principal est le plaisir & non l'instruction. C'est ce que dit M. d'ALEMBERT lui-même, en parlant du comique larmoiant. *Nous ne devons pas le mépriser, puisqu'il en résulte un plaisir de plus.* PLATON, dit M. de la MOTHE, ne trouva dans la Poésie qu'un plaisir dangereux, & il crut que la Morale y étoit tellement subordonnée au plaisir, qu'on n'en pouvoit attendre aucune utilité pour les mœurs. Les Poètes, au lieu de réformer les fausses idées des homes, y ont la plûpart acomodé leurs fictions, & sur ce principe, ils ont donné souvent de grands vices pour de grandes vertus, contens de décrier les penchans les plus honteux & les passions les plus grossières. Dans tous ces différens ouvrages, je pense qu'on n'a eû comunément d'autre dessein que de plaire, & que, s'il s'y trouve quelque instruction, elle n'y est qu'à titre d'ornement.

L'extrait qu'on a donné de la réponse de DANCOURT m'a dégouté de la lire. J'y trouve peu de raisonnement qui ne soient faux, J'en examinerai ici quelques-uns; ceux dont

Je me fouviendrai , n'ayant pas le livre sous mes yeux. On nous dit d'abord, *que ceux qui perdent un tems précieux au Spectacle, seroient homes à le perdre partout ailleurs d'une manière plus criminelle.* Cela se réfute de foi-même. SENEQUE avoit un goût qui alloit jusqu'à la fureur pour les Pantomimes, étoit-il home à perdre son tems d'une manière plus criminelle, s'il eût été privé de ce spectacle ? Il est aisé de faire des applications de cet exemple. *Qui vous a dit que l'abdication de SILLA ne fut pas l'effet de l'impression qu'il reçut au théâtre ?* Les Romains & les Historiens de ce tems là s'imaginoient que c'étoit par une inquiétude naturelle, par crainte ou par magnanimité, que SILLA abdiqua : Imbéciles qu'ils étoient de ne pas voir que c'étoit l'effet d'un drame. Mais on devoit bien nous dire quelles Tragédies on jouoit alors à Rome. Qui vous a dit, dirai-je aussi, que les fureurs d'un SILLA, d'un CATILINA, ne furent pas l'effet de l'impression qu'ils reçurent au spectacle ? Ne voilà-t-il pas un remède bien salutaire, qui ne fait son effet, que lorsque le barbare s'est baigné dans le sang de plus de cent mille de ses concitoyens. Mais ALEXANDRE de *Phères* en étoit-il moins cruel, quoiqu'il pleurât au spectacle les malheurs de PRIAM ! DENIS, plus sensible que SILLA, faisoit des Tragédies, il en voioit, ou en avoit vû répré-

fenter, d'où vient qu'elles ne firent pas sur lui le même éfet !

M. ROUSSEAU dit, qu'on n'oseroit mettre sur la scène un home simple, vertueux, qui ne dit point de belles phrases. CHRISALE, répond-on, *est l'home que demande M. ROUSSEAU.* Mais une home foible & imbécile, esclave d'une femme plus imbécile encore, n'est pas sans doute l'home qu'on demande. Que CHRISALE, après avoir accepté CLITANDRE pour gendre, sans nous vanter ses proüesses auprès des Dames Romaines, eut agi ensuite en home; qu'il ne fut point devenu l'Echo impertinent de sa servante; qu'il n'eut point dit *ces c'est bien dit, sans doute, il est vrai, je n'ai rien dit pour ne m'avancer pas, je vais être home à la barbe des gens, & autres petiteffes;* qu'il se fut fait obéir; qui doute que non-seulement il n'eut pas été souffert, mais qu'il eut gâté la Comédie. M. ROUSSEAU dit qu'on ne pourroit faire réussir sur la scène un home sans préjugés, qui refusat un cartel, & pour répondre à cela, on nous cite les vers que dit SGANARELLE, qu'on ne souffre dans sa bouche que parce qu'il fait le personnage d'un bouffon & d'un lâche; & parce qu'on sent la foiblesse de cette raison, on nous cite des vers de M. GRESSET, qui sont encore plus étrangers à la question. Ils déclament contre le suicide, & non contre le point d'ho-

neur. Approuver une maxime générale & reconüe vraie, est quelque chose de fort ordinaire. Estimer un home qui refuse de venger son honneur outragé, qui fait que son refus sera suivi du mépris & de l'ignominie, pour ne rien dire de plus, c'est ce qui ne s'est jamais vu. CICERON nomme le comédien *Roscius* un honête home : Cela est vrai, mais il le plaint d'avoir une profession si peu honête. QUINTILIEN dit, qu'un Sénateur Romain avoit fait une Tragédie qui égaloit celles des Grecs. Qu'en conclure ? Parce qu'un home fait une bone Tragédie, les Comédiens en font-ils plus estimables ou plus estimés ? La grossièreté dégrade l'home. J'aurois cru que c'étoit les vices ; la grossièreté n'exclut point les vertus du cœur, feroit-ce de celles-là dont il faut faire le moins de cas ? Il est plus de femmes vertueuses que d'hommes. C'est ce qui est assés difficile à savoir ; mais ce n'est pas de quoi il est ici question. Suposons qu'elles aient éfectivement plus de vertus paisibles que l'home, possèdent-elles cette force de corps, ces vertus mâles & guerrières, cette fermeté d'esprit, qui change ou qui fixe le destin des Etats ? Est-il moins vrai que la trop grande fréquentation de l'un & de l'autre sexe les corrompt l'un par l'autre ? Si je me permettois de me servir des armes de DANCOURT, je pourrois dire, nôtre Arlequin de Berlin qui

n'a jamais vu d'hommes d'une vertu extraordinaire, mais bien des femmes sublimes, qui passent la moitié du jour à l'importante affaire de leurs toilettes, & l'autre à attendre le succès d'une mouche, d'une œillade, à médire du prochain, à boudier celles de leurs compagnes qui ont l'insolence d'être plus jolies qu'elles, & à s'applaudir d'avoir triomphé des minauderies des autres; qui, dis-je, ne trouve rien de plus grand que les tracasseries de femelle, voudroit sans doute que le destin des empires, dépendit du jeu d'un éventail, d'une nouvelle mode, de l'éclat d'un ruban, de l'agrément d'une mouche. Oh que les hommes ne sont-ils tous femmes! &c. Ne refusons point aux femmes les vertus de leur état, mais les hommes ayant d'autres devoirs à remplir, doivent avoir aussi les vertus relatives à ces devoirs, & ce n'est pas auprès d'une femme qu'on remplit les uns, & qu'on acquiert les autres. On s'érige en champion de M. de VOLTAIRE, que cependant on n'attaque point; on l'estime; il est vrai qu'on a tiré de ses pièces des conséquences, qui ne démontrent rien moins que l'utilité du théâtre; mais ce qu'on en a dit regarde moins les ouvrages de cet homme célèbre, que son art; & si l'on a pu prouver que quelques-unes de ses pièces étoient dangereuses pour les mœurs, que ne sont donc point celles des autres?

DANCOURT s'écrie, *eh que m'importe à moi qu'un faquin me méprise!* A quoi l'on ajoute, en éfet, le mépris du sot & du méchant fait honneur au Sage. J'ignore ce que cela veut dire; je croirois déshonorer l'Auteur de la réponse, & celui qui en a fait l'extrait, que d'appliquer à ces paroles le sens qu'elles présentent d'abord. *Ce n'est point, come on l'a cru jusqu'ici, à la jalousie de trois Puissances que Genève doit sa conservation, c'est à la valeur de ses Habitans, &c.* Il n'est pas vrai que **M. ROUSSEAU** ait dit cela, mais il l'eut pu dire. „ Placée (Genève) entre plusieurs Peuples, „ aucun n'a intérêt de l'envahir, & chacun „ d'eux a intérêt d'empêcher les autres de l'en- „ vahir eux-mêmes, „ dit **M. ROUSSEAU**. Mais indépendamment de son heureuse situation, si elle n'eût nourri dans son sein que des Comédiens ou des Dom-Quichottes, des insensés ou des homes éféminés & sans courage, Genève n'existeroit plus, ou si elle existoit encore, on n'y parleroit de liberté, qu'en gémissant de l'avoir perdue. Mais, dit l'Auteur de l'extrait, *les BERTHELIER, les LEVRERY n'étoient pas des Dom-Quichottes: Aussi Dancourt n'en parle point, sans cela, l'ironie auroit été trop forte & mal placée; donc elle est bien placée, & elle n'est point trop forte à présent; donc les Genevois sont tous des Dom-Quichottes ou des fous ridicu-*

les. Ce font là de ces complimens flatueux , auxquels les gens sensés ne répondent point , parce qu'ils sont incapables de les faire. Je passe sous silence les indécentes plaisanteries que le Comédien a fait de ces Républicains ; elles ne méritent pas que les honêtes gens y répondent ; ils ne le pourroient faire qu'en les imitant.

S'il étoit possible d'espérer quelques fruits de la représentation des Comédies , ce seroit de celles qui peignent des vices , que l'intérêt ne nous porte pas à imiter , come le *Glorieux* , l'*Avare* , le *Grondeur* , parce qu'au moins , si elles ne corrigent pas ceux qui les ont , elles les font mépriser de ceux qui ne les ont pas : Encore est-on forcé d'y donner de mauvais exemples. Si *Pasquin* ne voloit 10 pistoles à son Maître , on perdrait un des traits les plus distinctifs du *Glorieux* ; il en seroit de même de l'*Avare* , si son fils ne lui voloit sa cassette , &c.

CORNEILLE n'est grand que quand il ne parle point d'amour. L'amour n'orne point ses pièces ; il les défigure. N'est-ce pas viser au ridicule , que de dire come SEVERE :

*Et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on doit rendre aux Dieux.*

Et aussi ridicule encore , de déclamer des jeux come Camille :

Je

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

Du courroux à l'amour si le retour est doux ,

On repasse aisément de l'amour au courroux.

O T H O N.

Ne font ce pas là de véritables jeux de mots ?

L'âge d'or est, dit-on, une chimère ; c'est ce dont il est permis de douter. Il est certain qu'il fut un tems, où les homes furent plus robustes & plus sains ; qu'ils avoient beaucoup moins de besoins & de vices, & par conséquent étoient plus heureux. Il est des Peuples qui jouissent peut-être encore de cet âge d'or, & presque tous en ont conservé l'idée. Un Auteur (*) Chinois nous le représente ainsi. „ Les anciens Rois alloient les che-
 „ veux épars, & sans ornement de tête. Ils
 „ n'avoient ni sceptre ni courone, & ils gou-
 „ vernoient l'empire en paix ; d'un naturel
 „ bienfaisant, ils nourrissoient toutes choses,
 „ & ne faisoient mourir personne, donant tou-
 „ jours & ne recevant rien ; les Peuples, sans
 „ les reconoître pour Maîtres, portoient au
 „ fond du cœur leur vertu. Alors le ciel & la
 „ terre gardoient un ordre charmant, &
 „ toutes choses croissoient à l'envi. Les oi-
 „ seaux faisoient leurs nids si bas, qu'on pou-
 „ voit les prendre à la main ; tous les ani-

(*) ZANG-CHENE-TOU'E.

„ maux se laissoient conduire à la volonté de
 „ l'home. On tenoit le juste milieu , & la
 „ concorde régnoit par-tout. On ne comp-
 „ toit pas les années par les jours ; il n'y avoit
 „ ni dedans ni dehors , ni tien ni mien. „

PLATON blamoit ARCHITAS de ce qu'il avoit avili les sublimes spéculations de la Géométrie , en les apliquant au Mécaniques , & moi je l'en loïe. On ne doit estimer les sciences , qu'autant qu'elles peuvent être utiles aux homes & à sa Patrie , & l'invention des pompes , du treuil &c , me paroît préférable à tous ces vains & puérils calculs , qui se perdent dans l'infini , & qui n'ont prise sur aucun objet sensible. ARCHIMEDE , défendant sa Patrie , me paroît plus grand , que dans ses longues démonstrations sur les propriétés de la sphère & du cylindre. PLATON n'estimoit dans les sciences que le spirituel , & le but de sa Philosophie étoit de porter les homes à servir leur Patrie. N'étoit-il point en contradiction avec lui-même ?

Cet Empereur , dont on ne peut lire la vie sans une douce émotion , le vertueux MARC-AURELE remercioit les Dieux , de ce qu'aimant la Philosophie , ses Maîtres ne lui avoient point appris à faire de vaines déclamations , des syllogismes , ou à spéculer les astres ; mais à régler ses mœurs , & à cultiver la vertu. „ La vertu seule , disoit-il ,

„ égale les homes aux Dieux. Un Roi que
 „ la justice conduit, a l'univers pour son
 „ temple ; les gens de bien en font les Prê-
 „ tres & les Ministres. „

ARISTE, vos remerciemens rh'outragent :
 Je vous rends un dépôt que vous m'aviés
 confié, ai-je dû , ai-je pû en agir d'une
 autre manière ? L'avés - vous pû penser ?
 Dieux ! quel éloge que celui de n'être pas un
 infame, un home indigne de ce nom. Oui ,
 vôtre reconoissance est la satire la plus cruel-
 le du genre-humain. Eh ! que font donc les
 homes , si vous êtes si ravi d'en avoir trou-
 vé un ?





A P O L O G I E

De M. de VOLTAIRE, & Extrait d'un Poëme qu'on lui attribue ; avec un petit Extrait du Discours de M. le FRANC.

AUX JOURNALISTES.

M E S S I E U R S ,

JE vous envoie l'Extrait d'un petit Poëme, qui vient de paroître ; come il est affés rare, & qu'on l'attribue à un Auteur célèbre (*), il mérite quelque atention ; mais avant que de lire cette analife, je crois devoir vous apprendre à quelle ocaſion l'Auteur fit ces vers, qui ne font pas indignes de lui, quoique ſes Adverſaires, qui ne font pas indulgens, ni peut-être trop équitables, affectent de publier que ſon Génie baiſſe (†) ; c'eſt affés d'avoir beaucoup écrit pour faire dire qu'on ne devroit plus écrire : Cela vient ſouvent d'une

(*) M. de VOLTAIRE.

(†) Il n'en faut pas tout à fait croire les énemis de M. de VOLTAIRE ; ils ſont partie, & leur jugement doit être ſuſpect. Il eſt rare qu'un Auteur qui trouve des défauts dans les ouvrages des autres, ſoit regardé come parfait. Un ouvrage médiocre peut anoncer un génie ſupérieur.

secrète jalousie ; on se laisse d'admirer la même personne ; ses ouvrages en perdant l'éclat de la nouveauté , perdent beaucoup de leur prix ; voilà quel est le défaut de quelques lecteurs ; ils voudroient qu'un Ecrivain produisît successivement des merveilles ; leur goût émouffé par l'impression forte & continuelle que fait sur l'esprit de grandes beautés , ne peut plus être excité par des beautés semblables ; pour qu'un Auteur put se soutenir à leurs yeux , il faudroit qu'il fut supérieur à lui même , & qu'il publiât des choses au dessus de l'esprit humain. On voudroit presque qu'il fut un Dieu , & malheureusement il n'est qu'un homme , qui a même ses défauts & ses foiblesses. HOMERE , tout Homère qu'il fut , dormoit quelquefois : Un Ecrivain moderne ne veille pas toujours : Il peut avoir des momens de lassitude ; s'il compose alors , son ouvrage se ressent de sa disposition présente ; toutes les heures ne sont pas également favorables ; toutes les matières ne sont pas susceptibles des mêmes ornemens ; il y en a que l'Auteur a mieux étudiées , & qui sont plus agréables ou plus utiles que d'autres.

Un Ecrivain fameux , dont la réputation est faite , risque beaucoup en continuant d'écrire pour le Public : Il ne peut guères se flater d'étendre sa renommée ; & il est fort à craindre , qu'il ne la perde , ou du moins

qu'il ne la diminue, soit par la décadence de ses talens, dont-il est presque toujours le dernier à s'apercevoir, soit en se répétant lui-même, & n'ofrant que les mêmes objets, sous des titres différens. Le plus vaste génie a ses bornes; il ne peut guères en sortir sans s'égarer. CORNEILLE auroit sans doute beaucoup mieux fait de se reposer à l'ombre de ses lauriers, après avoir fait le *Cid*, *Cinna*, *Polieucte*, *Rodogune*, les *Horaces*, & deux ou trois autres Tragédies, qui ne sont pas indignes d'être mises à côté de celles qu'on vient de citer. Celles qu'il composa dans sa vieillesse n'eurent aucun succès; ce furent des fruits de l'arrière saison, qui ne purent meurir & parvenir à une certaine perfection; car le meilleur génie ne peut atteindre à une perfection entière, qui est au dessus de l'humanité. Tout ce qu'on peut exiger de lui, c'est que s'il continue à écrire, ce qui est bien permis à tout le monde, puis qu'il est permis à tout le monde de penser, il ne publie rien de contraire aux bienféances & à la Religion; rien qu'un honête home doive désavouer; il faut que la bonté du cœur conduise son esprit & sa main, & que la probité soit l'ame de ses écrits.

Le cœur seul nous rend droit, bon, équitable & tendre,

Par un éclat trompeur l'esprit peut nous surprendre;

La droiture d'esprit montre le bon chemin :

Celle du cœur nous le fait prendre.

Quoi de plus grand qu'une ame au dessus de la colere , qu'un pouvoir injuste , la crainte ou l'esperance ne peuvent faire broncher , & qui est supérieure à toutes les passions (*) ?

Ces réflexions me conduisent au petit éclaircissement que j'ai promis , en commençant cette lettre. On a reproché à l'Auteur du Poëme du Russe à *Paris* , de n'avoir pas toujours assez respecté ni les bienséances , ni la Religion ; quoi qu'il y ait dans ses ouvrages des morceaux qui ne font pas moins d'honneur à son cœur qu'à son génie ; je ne rapporterai en preuves que ces deux traits , auxquels il me seroit facile d'en joindre plusieurs autres :

Jamais un Parricide , un Calomniateur

N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur ,

Qu'il est beau , qu'il est doux d'acabler l'innocence ,

De déchirer le sein qui nous dona naissance ;

Dieu juste , Dieu puissant , que le crime a d'apas !

Voilà ce qu'on diroit , Mortels , n'en doutés pas ,

(*) Ce portrait est presque celui que M. LE FRANC fait de feu M. de MAUPPERTUIS : *Quelle fut , dit-il , sa douleur , lorsqu'il vit le Roi de Prusse allumer le flambeau d'une Guerre, qui devoit armer la France contre lui. D'un côté une Patrie & un Roi qu'il chérissoit ; de l'autre est un Prince éclairé & généreux , admiré même de ses ennemis.*

S'il n'étoit une Loi terrible, universelle,
Que respecte le crime, en s'élevant contr'elle.

L'autre trait, le voici; on le trouve dans une Lettre de M. de VOLTAIRE adressée au Roi de Prusse.

J'avoue, SIRE, lui dit-il, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'aussi bones contre l'existence de Dieu; & come malgré les difficultés extrêmes contre la Création & la Providence, je crois néanmoins la Création la & Providence; ainsi je me crois libre, malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté. Est-ce là le langage d'un incrédule & d'un Athée?

Le seul défaut qu'on peut reprocher à M. de VOLTAIRE avec quelque aparence de raison, c'est d'écouter trop son ressentiment & sa vengeance; malheur à ses ennemis; il ne tient pas à lui de les écraser sous les foudres qu'il lance de sa main. Il est certain que ce tour d'esprit, qui tient à son tempérament vif & bilieux, a beaucoup nui à son repos, à sa réputation, & aux progrès qu'il auroit pû faire encore dans les arts & dans les sciences (*). Quoi qu'il les ait cultivés très

[*] On reproche encore à M. de VOLTAIRE d'avoir essayé son génie en divers genres de littérature: Peut-être que par cette variété d'études, il a moins approfondi chaque genre en particulier, & est allé moins loin du même côté; mais aussi il

heureusement, on ne peut pas douter que ses succès n'eussent été plus grands, s'il eut mis à perfectionner ses ouvrages, ou à en faire de nouveaux, le tems qu'il a employé, en pure perte, à répondre à ses critiques. Rien de plus sage que ce que dit DESPREAUX à ce sujet,

Lorsque sur mes défauts, ils pensent me confondre
C'est en me corrigeant que je fai leur répondre.

Réponse qui vaut mieux que la plus belle apologie (*).

Je viens à présent au Discours, qui a chagriné M. de VOLTAIRE, & qui a occasioné divers traits satiriques, qu'on trouve dans le Poème du *Russe à Paris*; c'est celui que fit M. le FRANC de *Pompignan*, lorsqu'il fut reçu dans l'Académie Française, à la place de feu M. de MAUPERTUIS, dont-il fait un juste éloge. Ce Discours a de grandes beautés,

a vû diverses faces des mêmes objets. Il est certain que toutes les Sciences se prêtent du jour les unes aux autres, & s'aident réciproquement: Aussi dit-il,

Tous les arts à la fois sont entrés dans mon ame.

[*] Sans prétendre faire celle de M. de V. je dirai cependant, qu'étant un jour avec cet illustre Auteur, il me dit, qu'il n'avoit jamais ataqué la Religion, mais l'intolérance & la superstition, qu'on confond souvent avec elle; qu'on ne pouvoit contempler les Cieux, la Terre & son propre corps sans être convaincu de l'existence d'un Dieu.

mais peut-être que M. le FRANC auroit mieux fait de supprimer certains traits, qu'on peut appliquer à M. de VOLTAIRE, & à quelques autres Académiciens célèbres. Il me semble qu'à sa réception dans l'Académie, il étoit de son devoir de ménager ses confrères & de ne pas commencer sa carrière en les indisposant contre lui. Voici quelques uns de ses traits. On en peut juger.

A quelle Philosophie M. de MAUPERTUIS eut-il recours dans l'infortune & dans les douleurs ? Implora-t-il, come tant d'autres, cette sagesse purement humaine, qui prétend tirer de son propre fond ses ressources & ses vertus ; qui ne veut rien devoir à la Religion ; qui la proscriit même ; qui ravit à l'home la spiritualité de son ame pour ne lui laisser que des passions grossières ; qui le dégrade & l'avilit sous prétexte de le rendre heureux ; cette Philosophie trompeuse, qui dément ses maximes par ses actions ; qui déclame tout haut contre les richesses, & porte envie secrètement aux riches ; qui montre du mépris pour les dignités & desire de les obtenir ; qui recommande aux homes la sociabilité, & cherche à perdre ses rivaux ; qui se dit l'organe de la vérité & sert d'instrument à la calomnie, &c. Une telle Philosophie n'étoit point celle du sage MAUPERTUIS. . . .

Ce n'est pas, continue M. le FRANC, ce

n'est pas la profession seule des lettres & des sciences, qui en fait la gloire & l'utilité; s'il étoit vrai que dans le siècle où nous vivons, dans ce siècle enyvré de l'esprit philosophique & de l'amour des arts, l'abus des talens, le mépris de la Religion & la haine de l'autorité fussent le caractère dominant de nos productions, n'en doutons pas, MESSIEURS, la postérité, ce juge impartial de tous les siècles, prononceroit souverainement que nous n'avons eu qu'une fausse littérature, & qu'une vaine Philosophie.

Et quel exemple en éfet, quelles instructions doneroient au genre-humain, des gens de lettres présomptueux, qui nous enseigneroient à mépriser les plus grands modeles? Des prétendus Philosophes, qui voudroient nous ôter jusqu'aux premières notions de la vertu, se déchirant sans cesse entr'eux; se poursuivant avec fureur jusqu'au tombeau(*); décriant respectivement leur esprit, leur ame, leurs mœurs; s'élevant avec une liberté cynique contre tout ce que les dignités & la nais-

[*] Quelle estime peut-on avoir pour des gens, qui se méprisent, ou qui feignent du moins de se mépriser mutuellement? La haine les aveugle & les guide. Ils pouroient s'immortaliser par leurs travaux, & ils n'immortaliseront peut-être que l'opprobre affreux dont ils couvrent la profession d'homme de lettres.

fance ont de plus éminent ; faisant tout réentir de leurs cabales , de leurs jalousies , de leurs animosités , & forçant enfin le public à regarder come un problème , si les sciences & les lettres ont plus contribué à épurer les mœurs , qu'à les corrompre.

Je suis bien éloigné , dit l'Orateur , de vouloir applaudir à ce nouveau paradoxe ; mais pourquoi le diffimuler ? Ce sentiment , si pernicieux dans ses conséquences , si faux dans son principe , se trouve vrai néanmoins , dans l'exception , & malheur au siècle que cette humiliante exception désigneroit. En vain se vanteroit-il lui même , d'être un siècle de lumière , de raison & de goût , ses propres monumens serviroient bientôt à le confondre. Les bibliothèques , les cabinets des curieux , ces dépôts durables de la sagesse & du délire de l'esprit humain , ne justifieroient que trop le jugement & l'accusation. Ici , ce seroit une suite immense de libelles scandaleux , de vers insolens , d'écrits frivoles ou licentieux ; là , dans la classe des Philosophes , se verroit un long étalage d'opinions hazardées , de systèmes ouvertement impies , ou d'allusions indirectes contre la Religion ; ailleurs , l'histoire nous présenteroit des faits malignement déguisés , des anedoctes imaginaires , des traits satiriques contre les choses les plus saintes & contre les maximes

les plus saines du Gouvernement. Tout, en un mot, dans ces livres multipliés à l'infini, porteroit l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, & d'une philosophie altiére, qui s'ape également le trône & l'autel (*). Le Savant rendu meilleur par ses livres, voilà l'homme de lettres; le Sage vertueux & chrétien, voilà le vrai Philosophe.

Je viens à présent à l'Extrait du Poeme.

LE RUSSE A PARIS 1760.

Petit Poëme en vers alexandrins, composé à Paris, par M. IVAN ALETHOF, Secrétaire de l'Ambassade Russe.

Tout le monde sait, que M. ALETHOF, aiant appris, dit l'Auteur, le François à Arcangel, dont-il étoit natif, cultiva les belles lettres avec une ardeur incroyable, & y fit des progrès plus incroyables encore. Ce petit Poeme en est une bone preuve; ce Russe, qui avoit appris le François à Arcangel le parle si bien, qu'il semble être né à Paris & avoir étudié l'Art poetique sous les plus grands maitres:

[*] Je ne fai si les traits de ce tableau, ne sont point exagérés, & si l'Orateur ne s'est pas trop livré à son imagination; mais il seroit fort à desirer, pour l'honneur de la Republique des lettres, qu'elle ne fut pas infectée des défauts qu'on lui reproche.

Ses vers ont beaucoup de rapport à ceux de M. de VOLTAIRE ; c'est le même tour harmonieux , la même énergie & ce goût épique, qu'on remarque même dans ses Tragédies. On en peut juger par les vers suivans ; mais on a eu soin de ne point rapporter ceux qui sont fatiriques , ne voulant pas être complices de la mauvaise humeur de l'Ecrivain , ni de sa vengeance ,

La vengeance avec elle éternise une offense.

Il est vrai que nôtre Moscovite avoit une bile aisée à émouvoir ; il étoit come HORACE , *irasci celerem* : Il ne pardonnoit jamais aux Auteurs qui l'ennuioient. Un livre du Sieur GAUCHAT , & un discours du Sieur LE FRANC de Pompignan (*), le mirent dans une telle colère , qu'il en eut une fluxion de poitrine , dont il mourut ; ce fut grand dommage , car il promettoit de belles choses. Voici quelques morceaux de son Poème , qui est fort court , mais qui est rempli de traits mordans , & d'une critique quelquefois juste , mais amère. C'est une espèce de Dialogue entre le Russe , & un Parisien.

[*] Il ne critique pas moins fortement l'Abé CUVRYRAC , Auteur de l'Apologie du massacre de la St. Barthelemi. Il critique aussi l'Abé TRUBLET, home d'esprit , d'un caractère fort doux & d'une grande probité.

LE PARISIEN.

Vous avés donc franchi les mers hyperborées,
 Ces immenses déserts & ces froides contrées,
 Où le fils d'ALEXIS instruisant tous les Rois
 A fait naître les arts, & les mœurs, & les loix.
 Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'Ourse,
 Beaux lieux où nos François, dans leur savante
 course,

Allérent de Borée arpentant l'horifon,
 Gêler auprès du Pole aplati par NEWTON,
 Et dans ce grand projet, utile à deux courones,
 Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes ?
 Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous.
 Voir un peuple fameux, l'observer & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvés-vous apprendre ?
 Dans vos vastes Etats vous touchés à la fois,
 Au païs de CHRISTINE (*), à l'Empire chinois ;
 Le Héros de *Narva* (†) sentit vôtre vaillance,
 Le brutal Janiffaire a tremblé dans *Bizance* ;

(*) CHRISTINE Reine de Suède.

(†) CHARLES XII, Roi de Suède.

Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
Et vainqueurs en tous lieux , vous en savés affés.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir *Paris* , les fastes de l'histoire
Célébrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.
Tout mon cœur treffailloit à ces récits pompeux ,
De vos arts triomphans , de vos aimables jeux :
Quels plaisirs ! Quand vos jours , marqués par vos
conquêtes ,

S'embélissoient encor à l'éclat de vos fêtes !
L'Etranger admiroit dans vôtre auguste Cour
Cent filles de Héros conduites par l'amour ,
Ces belles *Montbazons* , ces *Chatillons* brillantes,
Ces piquantes *Bouillons* , ces *Némours* si touchantes,
Danfant avec Louis sous des berceaux de fleurs ,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs.
PERRAULT du Louvre auguste elevant la merveille,
Le grand CONDÉ' pleurant aux vers du grand
CORNEILLE.

Tandis que plus aimable & plus maitre des cœurs ,
RACINE d'*Henriette* exprimant les douleurs
Et voilant ce beau nom du nom de *Bérénice* ,
Des feux les plus touchans peignoit le sacrifice.
Cependant un COLBERT , en ces heureux remparts ,
Ranimoit l'industrie & rassembloit les arts :
Tous ces arts en triomphe amenoient l'abondance.
Sur cent Châteaux ailés les Pavillons de France
Bravant ce Peuple altier , complice de CROMWEL

Efraioient

Efraïoient la Tamise & les ports du Texel.
 Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
 Acrus par la culture, & meuris par vingt lustres
 Sous vos savantes mains ont un nouvel eclat.
 Le tems doit augmenter la splendeur de l'Etat ;
 Mais je la cherche en vain dans cette vile immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
 Nous nous somes defaits d'un luxe dangereux :
 Les esprits sont changés, & les tems sont facheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

LE PARISIEN.

Mais nous avons souvent de belles Remontrances ;
 Et le nom d'ISABEAU *, sur un papier timbré
 Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE:

C'est beaucoup ; mais enfin , quand la riche An-
 gleterre
 Epuise ses trésors à vous faire la guerre
 Les papiers d'ISABEAU ne vous suffisent pas ;
 Il faut des Matelots , des Vaisseaux des soldats.

* *Gréficr du Parlement de Paris.*

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Janfenius , la Bulle , ses mystères ,
 De deux fages partis les cris & les efforts ,
 Et des billets sacrés païables chés les morts ,
 Et des Convulsions , & des Réquisitoires
 Rempliront de nos tems les brillantes histoires.
 LE FRANC de *Pompignan* par ses divins Ecrits
 Plus que PALISSOT (*) même ocupe nos Esprits.
 Que dit-on dans *Moscou* de ces nobles quèrelles ?

LE RUSSE.

Dans aucun lieu du monde , on ne m'a parlé d'elles.

LE PARISIEN.

Quoi donc vous ignorés des mérites si rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

(*) PALISSOT, *Auteur de la Comédie des Philosophes.*

LE PARISIEN.

Les Barbares!

Hélas! en leur faveur mon esprit abusé
Avoit crû que le Nord étoit civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine :
C'est un Sythe grossier voïageur dans Athène ,
Qui vous conjure ici , timide & curieux ,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Il faut que je vous fasse un aveu condannable ;
Je voudrois qu'à l'utile on joignit l'agréable.
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ,
Et c'est pour m'égaïer que je viens à Paris :
Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;
Tout se corrompt un peu , si je vous ai compris :
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos debris ?
MINERVE de ces lieux feroit elle bannie !
Parmi cent beaux Esprits , n'est-il plus de Génie ?

LE PARISIEN.

Un Génie ! ah grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer
S'il en paroïssoit un que l'on put remarquer
Tant de témérité feroit bientôt punie.
Non , je ne le tiens pas assuré de la vie.

.....
Il dit que dans les cœurs : Dieu s'est gravé lui-même

52 JOURNAL HELVETIQUE

Qu'il n'est point implacable & qu'il fufit qu'on l'aime,
Et dans un doute afreux lâchement obftiné
Il n'ofe convenir que NEWTON foit damné :
Aux erreurs indulgent , & fenfible aux mifères
Il a dit , on le fait , que les Humains font frères.

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'aprens de vôtre Nation
Me remplit de douleur & de compaffion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité vous le vouliés fans feinte.
Mais n'imaginés pas que triftement éteinte
La Raifon fans retour abandone Paris.
Il eft des cœurs bien faits , il eft de bons efprits ,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée
Ramener au droit fens la Patrie égarée.





L E T T R E

Sur le Poème intitulé LA MORT D'ABEL.

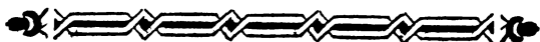
JE vous envoie, *Monsieur*, LA MORT D'ABEL, après en avoir fait une lecture rapide; l'original & la traduction de ce Poème font écrits dans cette prose mesurée & poétique, que vous préférez au mécanisme fervile des vers, & à la monotonie de la rime. L'Auteur est un M. GESNER de *Zurich*, âgé de 24 ans. Je ne saurois assés vous exprimer le plaisir que j'ai ressenti à la lecture de cet ouvrage; tout y plaît à l'esprit, intéresse le cœur, & élève l'ame. Nous devons des remerciemens à M. GESNER, pour avoir choisi un sujet aussi beau, aussi grand, & pour l'avoir traité avec autant de sagesse. Vous n'y remarquerez point de ces écarts d'imagination, que le comun des lecteurs prend pour des efforts de génie, tandis que le Philosophe n'y voit que de la foiblesse. La marche de ce Poème est unie & soutenue, le Sage est toujours à côté du Poete. La vertu & le sentiment y paroissent dans tout leur éclat. L'Auteur a su ménager avec art des situations patétiques, & c'est alors qu'il s'exprime avec le plus de simplicité. Je n'ai pu

lire fans atendriſſement ces paroles d'EVE dans le IV Chant , pag. 283. *Il l'a tué ; & celles-ci , pag. 294. Ah ! que nôtre père va pleurer , quand il ſera venu des champs.* Enfin on ne ſauroit , en liſant cet ouvrage , s'empêcher de concevoir beaucoup d'eſtime pour ſon Auteur ; le Chantre d'AREL ne peut être qu'un homme vertueux. Deux Idilles , dont M. HUBER nous donne la traduction dans la préface , font voir que M. GESNER a célébré de ſa tendre jeuneſſe la vertu & le ſentiment.

Parmi les beautés ſans nombre dont cet ouvrage eſt rempli , j'ai cru apercevoir quelques taches. Le morceau du commencement ſur les Poëtes , & en particulier les Poëtes Epiques , ne me paroît pas à ſa place. Le début d'un Poëme doit être ſimple & court ; cette longue digreſſion , quelque belle qu'elle ſoit , impatiente le lecteur. Je retrancherois donc tout ce morceau depuis , *des que le ſaint transport ſ'empara de lui , juſqu'à j'y conſacre mes promenades ſolitaires , & tous mes momens de loisir.* Outre cela , vous trouverez peut-être dans cet ouvrage trop de pleurs & d'embraſſemens , mais ſûrement des longueurs , & quelques idées & expreſſions trop fréquemment répétées : Le dernier défaut au reſte peut venir uniquement du Traducteur. Je ne puis juger ſi ſa traduction eſt fidele , mais au moins eſt-elle preſque toujours élégante.

Il pourra corriger quelques expressions dans une seconde édition ; come *croissance*, *reconforter* & autres. Au lieu de p. 242. *On les eût crus morts, si ce n'est qu'ils trembloient de tous leurs membres* ; j'aurois écrit, *on les eût crus morts, mais ils trembloient.*

Félicitons-nous d'avoir en M. GESNER un Compatriote, qui fait autant d'honneur à la Nation. Puissè-t-il avoir bien des *instans de loisir* : Il les emploie si dignement.



LETTRE

A l'Auteur de la réponse à trois Questions proposées dans le Journal Helvétique de Juillet 1760. ()*

Tel qui de noirs forfaits a doné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.

VOLTAIRE.

MONSIEUR,

JE suis tout-à-fait de vôtre avis sur la 5^{ème} Question ; les raisons que vous aportés pour l'appuier sont bones & très solides, & je ne crois pas qu'on puisse mieux traiter ce su-

(*) Voies le Journal du mois dernier, p. 405 & 416.

jet. C'est beaucoup que les femmes médifantes, (car il y en a qui ne le font pas, & qui ont même la médifance en horreur,) ne paffent pas jufques à la calomnie, qui eft, felon moi; le plus atroce de tous les crimes; il eft certain que la réputation & l'honneur, que la calomnie tache de noircir, font préférables aux biens & à la vie même. *Médire*, c'eft publier des défauts & des fautes du prochain, que la prudence & la charité ordonnent de couvrir, ou du moins de taire; *calomnier*, c'eft débiter des chofes fauffes, c'eft fupofer aux autres des défauts ou des vices qu'ils n'ont pas, c'eft les acufer de fautes ou de crimes, qu'ils n'ont pas commis. Quoi de plus affreux! & cependant il n'arrive que trop fouvent, que des femmes coupables même, pour détourner les regards du public de deffus elles, prêtent aux innocens leurs propres noirceurs: On ne fauroit donc être trop en garde contre la médifance, car d'elle à la calomnie, il n'y a qu'un pas; ce pas eft gliffant, & peut faire tomber dans l'abîme le plus affreux: Crime d'autant plus funefte, qu'il influe fur la Société, qu'il la trouble, qu'il la déchire, & que l'âge, loin de le diminuer, ne fait fouvent que l'augmenter.

Les réflexions que je viens de hazarder, pourroient fervir de réponfes à la deuxième Question; car fi la calomnie eft pire & plus

criminelle que la simple médifance, il n'est pas vrai, qu'il n'y ait que les *vérités qui choquent*: Le menfonge ajoute un degré de noirceur & d'atrocité à des vérités qui *choquent*; il blesse donc davantage. Ce que vous dites, *Monsieur*, sur ce fujet, est incontestable, & à cet égard, je fuis encore tout-à-fait de vôtre fentiment.

Vous me permettrés de m'en éloigner fur la première Question, *la vertu n'iroit pas loin, fi la vanité ne lui tenoit compagnie*. Je conviens, que fi on examine cette maxime en Théologien, come vous le faites, vous avés raifon; mais je vous prie de confidérer, que l'Evangile même nous done pour un des motifs de pratiquer la vertu, qu'elle est fuivie & digne d'une bone renommée; il nous comande de l'aimer. En éfet, la réputation est un éclat qui acompagne la vertu; elle est fa recompense dans ce monde. Il feroit dangereux pour la fociété, de vouloir brifer un aiguillon, qui pouffe les homes à de bones & de belles actions. Des tombeaux fuperbes, élevés aux grands homes, engagent à les imiter. Le defir de fe distinguer, & de faire parler avantageufement de foi, ce qui est *vanité*, est naturel & légitime: Il n'est point contraire à l'ordre, & il me femble qu'on pourroit définir la *vertu*, la conformité à l'ordre. Une vertu pure & désin-

téressée est au dessus de l'humanité. (*) Examinés les homes depuis ADAM, jusqu'au Roi DAVID, & depuis ce Prophète, jusqu'aux Apôtres, j'ose dire, que vous ne trouverés nul home sans défauts. Nous somes exposés à des tentations trop fortes & en trop grand nombre, nos passions sont trop vives, trop impétueuses, pour ne pas y succomber quelquefois. Il y a des momens où l'on est étoné soi-même de sa fragilité : Il est des instans de foiblesse, même chés les homes les plus sages & les plus vertueux, dont on ne se défie pas, où la pauvre humanité chancelle & se montre. La raison qui devrait la secourir, ou garde le silence, ou devient complice de nos penchans, & est d'accord avec nôtre cœur pour nous tromper & nous séduire. La vanité vient alors à nôtre aide ; (**)

(*) Un des amis de M. MASSILLON, célèbre Prédicateur, louant beaucoup en sa présence un de ses sermons, ce Père lui dit en souriant : *N'en dites pas davantage. J'ai quelque'un au-dedans de moi, qui me loue plus que vous.* L'amour propre est un grand flatteur. Le Moine dans sa cellule veut avoir l'honneur de prier Dieu, & de compter son Chapelet mieux que ses frères.

(**) Il seroit très facheux d'ôter aux homes ce frein, & de rompre cette digue, qui les empêche d'être entraînés par le torrent des passions. Dans l'état de corruption où ils sont sur cette terre,

elle nous fait voir que la honte & le mépris sont la peine & le chatiment du vice ; elle nous inspire le noble desir d'en triompher ; le dessein de plaire aux homes nous raproche de Dieu , dont les passions nous éloignoient. La Réligion nous paroît belle , parce qu'elle nous rend plus respectables. Dans le Ciel , nous agirons par des motifs plus purs & plus sublimes ; nous aimerons Dieu , uniquement pour lui-même , & la vertu , parce qu'elle nous rend dignes de lui ; mais dans l'état d'infirmité & de corruption où nous somes ici-bas , Dieu n'exige pas de nous une perfection à laquelle nous ne pouvons atteindre. Ne demndons aux homes que ce qu'ils peuvent faire , afin qu'ils fassent ce qu'ils doivent , & puisque Dieu a jugé à propos de doner la gloire pour compagne à la vertu , ne les séparons point ; mais faisons consister cette gloire à pratiquer le bien , & à éviter le mal. Heureux , si nous pouvons exécuter & remplir cette tâche dans la vüe de la recompense qui y est attachée. SALOMON met la renommée au-dessus de l'or & de l'argent.

on ne doit pas diminuer les motifs qui les portent aux vertus ; elles sont si rares parmi les homes , qu'on ne les trouve , que come on trouve quelques fleurs parmi les ronces & les épines.

Pourquoi les homes , qui par leur éducation & leur état font au-deffus de la simple *Populace* , font-ils ordinairement au-deffus d'elle par leurs mœurs & l'observation des bienféances ? C'est parce qu'ils ont leur réputation à ménager , au lieu que ceux qui n'ont point d'honneur à garder , se livrent fans répugnance aux plus mauvaises inclinations ; ils ne lutent point contre leurs penchans déréglés , & s'abandonent à la violence de leurs passions , qui , come un torent débordé , les entraînent dans le précipice.

On dira peut-être , que les gens de condition ne font que masquer le vice ; (*) mais qu'ils ne font pas moins coupables que le simple peuple , quoiqu'ils gardent mieux les aparences ; mais c'est toujours quelque chose de les garder , & d'éviter le scandale. En faisant des efforts pour paroître vertueux , on peut le devenir , ou on s'acoutume du moins à respecter la vertu , & à lui rendre hommage.

Il est rare de voir des gens de qualité se livrer à des crimes atroces , aujourd'hui sur-

(*) Dans le monde , il y a plus de masques que de visages. Sous un extérieur sage & réglé , on cache & l'on déguise souvent de mauvais penchans , une conduite déréglée , des actions honteuses ; mais il vaut mieux garder les aparences de la vertu , que de comettre le crime à tête levée.

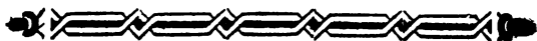
tout que les bienféances font mieux conües & mieux observées.

Après tout, s'il est permis de goûter & de sentir ce qui est bon, ou ce qui est beau, pourquoi ne fera-t-il pas permis de le louer ? Quand ce ne feroit que pour éxciter l'émulation, & multiplier le nombre des personnes sages & vertueuses.

Je finirai ces réflexions par une remarque, qui me semble vraie, & que je soumets, *Monsieur*, à vôtre jugement : La vanité est si naturelle à l'homme, que celui qui se pique le plus de modestie & d'humilité, n'en est pas exempt. Il peut repousser un éloge trop flatteur, mais il ne repoussera pas avec moins de force un reproche ou une critique, peut-être équitable. L'homme le plus modeste n'est pas sourd ni insensible à un outrage. Il peut être en garde contre le poison de la flatterie, mais l'injure la plus légère le pique & le déconcerte. Voilà l'homme.

Je suis, &c.





S U I T E

De l'examen des 5 Questions proposées dans le Journal Helvétique de Juillet 1760, page 312.

APRES avoir examiné ces Questions en général, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail.

La vertu n'iroit pas loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.

Plus on examine cette proposition, plus on la trouve manifeste & incontestable. Il n'y a qu'à étudier la conduite des homes & le cœur humain pour s'en convaincre. *La vanité est le desir de briller & de se distinguer dans la Société*: Or ce desir est naturel & légitime, lorsqu'il n'est pas excessif; on l'a dit, il est l'ame des belles actions. Pourquoi croit-on que le premier BRUTUS condamna à la mort ses deux fils, qui avoient trahi leur Patrie? Il les immola moins à Rome qu'à sa propre gloire; il vouloit paroître supérieur aux sentimens de la nature; la tendresse paternelle fut sacrifiée à l'estime de ses compatriotes, & à

telle de la postérité (*). Comment n'auroit-il pas sacrifié ses fils à la renommée? **CODRUS**, **CURTIUS**, **LEONIDAS** ont immolé à la gloire leur propre vie. Ils ont cherché la mort, moins peut-être pour sauver leur Patrie, que pour perpétuer leur nom dans la mémoire des homes. Combien de Héros, dont l'histoire a publié la valeur, qui n'auroient été que des poltrons, s'ils n'eussent eû ni témoins ni spectateurs. On dit que **M. de TURENE**, voiant dans une bataille un jeune Officier qui prenoit la fuite, lui cria, *Monsieur, vous vous trompés, l'ennemi est du côté opojé.* Cette voix ranima son courage, & il fit très bien son devoir. Ce jeune homme n'auroit pas été loin dans la carrière de la gloire, si la vanité ne lui eût servi de guide. Come Dieu a ataché du plaisir aux choses nécessaires à nôtre conservation, la vertu aussi nous engage à faire le bien par des motifs, qui flatent nôtre amour propre. Ce que la Providence ne peut obtenir de

(*) L'amour de l'estime a été placé dans nôtre cœur pour nous garantir de ses foibleffes, pour nous porter à nous rendre utiles dans la Société, & à nous rendre agréables par nôtre douceur & nôtre modestie. Certains Philosophes ont tort de décrier les vertus humaines; si elles ne sont pas nécessaires au salut éternel, elles conviennent à l'état où nous somes sur cette terre.

nôtre raison, elle l'obtient de nôtre folie ; la vertu seule n'est pas un motif assez fort pour résister aux passions & pour les vaincre. L'homme a besoin d'un vent qui le pousse du côté de son devoir ; ce vent est soufflé par la vanité. C'est elle qui élève ces tombeaux, ces superbes mauzolés, monumens plutôt du néant des hommes que de la gloire ; mais s'ils sont inutiles aux morts, ils servent aux vivans. Pour se rendre dignes des mêmes trophées, ils tacheront de faire des actions, qui méritent l'estime & l'admiration des hommes. La Société profite de leurs efforts ; la vertu ne seroit peut-être pas un sentiment assez vif chés eux pour les tirer de leur paresse ; l'ambition les entraîne dans le chemin de la gloire ; la vertu elle-même leur en ouvre la carrière, pourvû que la gloire se laisse conduire & diriger par elle, & qu'elle soit sa compagne inséparable. C'est un grand malheur de mépriser également le blâme & la louange ; lorsqu'on est insensible à de justes éloges, on ne fait aucun effort pour les mériter.

La vanité est si naturelle à l'homme, qu'il ne peut la détruire sans s'anéantir soi-même ; (*) c'est ce qui fait que presque chacun

se

(*) CICERON dit, que de tous ceux qui ont écrit sur l'amour de la gloire, aucun n'a oublié d'y met-

ses dons , de quelle nature qu'ils soient , ne se propose une éternité imaginaire , dans le souvenir de la postérité ; éternité qui n'est qu'une foible image de l'immortalité à laquelle l'homme est destiné , & dont l'idée est gravée dans son cœur d'une manière inéfacable. Lors même que la vanité seroit fondée sur de frivoles avantages , come font les richesses & les dignités , elle ne laisseroit pas d'être une espèce de bien , puisque l'aquisition des richesses & des dignités est utile , lorsqu'on fait en faire un bon usage. Au défaut de la vraie gloire , qui a son fondement dans la vertu , les homes en ont fait une fausse , qui a cours dans la société , & qui sert à l'affermir , à peu près come la monoie de cuivre entre dans le comerce , lorsqu'on manque des espèces d'or & d'argent.

Il y a des gens qui , par un principe de vertu , affectent de mépriser la mémoire , l'imagination & l'esprit , ainsi que d'autres méprisent la beauté , les trésors & les honeurs ; mais on ne doit dédaigner aucun des avantages dont la Providence a gratifié les homes ;

tre son nom. Ceux qui ne peuvent l'obtenir prennent le parti de la mépriser ; en cela ils trouvent une espèce de dédomagement , qui satisfait leur vanité , & foulent aux pieds l'orgueil avec plus d'orgueil encore.

sont point méprisables ; ce n'est pas respecter notre Créateur, que de manquer de reconnaissance pour ses bienfaits. La mémoire sert à en rapeller le souvenir ; l'imagination à nous les représenter avec force, grace & énergie ; l'esprit à les conôître, & à les publier dignement. Si on tire quelque vanité de ces foibles avantages, il faut le pardonner à la foiblesse des homes ; *la vertu n'iroit pas loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.*

Ne subtilifons pas trop nos vertus, crainte de les réduire à rien ; il en seroit come de l'or, à force de vouloir le purifier, on le réduit presque en fumée.

La libéralité ne fera qu'une ostentation de paroître généreux ; la constance, que la vanité de paroître supérieur aux revers & aux calamités humaines ; l'intrépidité, qu'un art de dissimuler sa crainte, & une espèce de masque à nôtre foiblesse ; l'amour même de la Patrie, qui paroît si désintéressé, ne fera qu'un moien que fugère l'ambition pour parvenir aux dignités, & faire parler de soi.

Pauvre vertu humaine, tu ne serois presque pas connue, beaucoup moins pratiquée, si la vanité ne te prêtoit son secours & son éclat.

Cette Question m'a mené trop loin ; je ferai beaucoup plus court à traiter les autres. J'ai déjà dit ce que j'ai cru essentiel ; il ne s'agit que d'entrer dans un examen plus particulier.

Il n'y a que les vérités qui choquent.

Cette proposition, qui a passé en proverbe, n'en est pas moins fautive. Il est vrai qu'on est fâché, si on découvre les fautes ou les défauts qu'on a intérêt de cacher ; mais nous sommes encore plus blessés, si l'on nous impute des fautes, que nous n'avons pas faites, ou des défauts que nous n'avons pas. Il se joint à ce reproche un mensonge formel & une calomnie atroce, qui aggravent cette accusation. Un Savant ne sera guères choqué, si on l'accuse de poltronerie, parce que son état ne l'oblige pas à avoir du courage & de la valeur ; mais un honnête homme, qu'on accusera de manquer de probité, sentira vivement un blâme, qu'il n'a point mérité. En général, ce reproche doit être très sensible, parce que la probité est de tous les états & de toutes les professions. (*) J'ai lu quelque part, que LOCKE, CLARKE & LE

(*) Il en est de même du devoir d'étudier la Religion : J'ai entendu faire à un laïque le reproche d'écrire sur des matières qui semblent réservées à des Théologiens de profession ; mais un tel reproche est sans fondement. M. de BEAUSOBRE, Pasteur à Berlin, a écrit avec raison : *Il y a quelques Laïques, qui ont plus d'intelligence des écritures, que de superbes Docteurs, à qui le préjugé, la présomption, la jalousie, la vengeance font faire des jugemens très légers & très faux.*

CLERC étoient des *incrédules* : Une telle acufation étoit certainement fans aucun fondement , puisque ces fameux Auteurs ont combattu les Athées avec beaucoup de force & de succès ; mais croit-on qu'ils aient regardé cette acufation , s'ils l'ont lue , avec indifférence. Nous l'avons déjà dit , tous les hommes ont plus ou moins de vanité , qui découle de l'amour propre ; or plus le reproche qu'on leur fait est grave , plus il les mortifie , tout faux qu'il est , parce qu'il les abaisse aux yeux des autres , & qu'il flétrit leur réputation , qui est le plus précieux de tous les biens.

Quel est le plus blamable , celui qui médit ; ou celui qui est l'objet de la médisance.

Ce qu'on a déjà dit sur cette Question me paroît incontestable. J'ajoute , qu'on médit souvent par vanité , & pour paroître supérieur à ceux qui font l'objet de la médisance. On publie leurs défauts , pour faire croire qu'on en est exempt , & qu'on a les vertus opposées ; on déchire la réputation du prochain , pour établir la sienne sur ses ruines , ce qui désigne une ame basse & petite , qui dépouille les autres de leurs qualités réelles , pour s'en doner d'apparentes ; qui montre leur foiblesse , pour faire paroître sa force , & qui ne peut s'élever , qu'en foulant les au-

tes aux pieds. Le médifant déchire la fociété, & la remplit de troubles & de divifions. Celui qui eft l'objet de la médifance, en eft fouvent l'innocente victime.

Pourquoi, pour l'ordinaire, les femmes ont-elles plus de penchant à la médifance que les homes. ?

Il y a bien des homes qui font femmes fur cet article; moins ils font ocupés, plus ils font portés à ce vice. On ne verra guères qu'une perfone vertueufe, de quelque fèxe qu'elle foit, fe plaife à médire; elle fe propofe un objet plus important, qui eft de s'éclairer, d'inſtruire les autres, & de travailler au bien de la fociété. Loin d'aimer à relever les fautes & les défauts d'autrui, elle voudroit pouvoir les cacher, parce qu'ils font la honte de l'humanité; plus on eft fage, plus on eft indulgent, parce qu'on fait combien il en coûte à fe corriger de fes défauts, & à aquérir les vertus contraires: On excufe tout, on pardonne tout, à moins que nôtre devoir & nôtre vocation ne nous obligent à faire ufage de la correction fraternelle; dans ce cas, on le fait avec bonté & avec modettie; non en mettant du fel & du vinaigre fur la bleffure, mais en ufant du beaume qu'emploie la charité.

Quel est le plus dangereux , de l'ignorance ou de l'erreur ?

On a répondu que c'étoit l'erreur. En effet, il est bien plus difficile d'instruire & de corriger une personne, dont l'esprit est déjà rempli de préjugés & d'opinions fausses, (*) que celle qui n'a encore adopté aucun sentiment, & qui est disposée, par cela même, à recevoir la vérité. Il est bien plus aisé d'amener un Sauvage à la connoissance de la vraie Religion, que de corriger un Hérétique, qui regarde ses opinions come des dogmes sacrés, & les sentimens contraires, come des erreurs très condamnables. L'ignorance est ordinairement simple & docile; au lieu que l'erreur est opiniatre, & résiste aux lumières de la raison & à celles de la vérité, qu'elle craint de connoître.

On ne voit guères de contradictions & de disputes parmi les ignorans; au lieu que les prétendus Savans se déchirent impitoyablement les uns les autres; les guerres, qui troublent la République des Lettres, ne sont

(*) Qu'est-ce que les sciences humaines nous apprennent, dit un célèbre Auteur, des mots, des étimologies, des dates, des faits qui ne nous regardent plus, des questions vaines, ridicules & dangereuses, des spéculations sans fin; une infinité de fictions & de mensonges, & presque rien qui nous soit utile.

guères moins dangereuses , ni moins cruelles , que celles qui désolent aujourd'hui tant de Provinces.



AUTRE REPONSE

Aux cinq Questions insérées dans le Journal de Juillet.

PREMIERE QUESTION.

La vertu n'iroit pas loin , si la vanité ne lui tenoit compagnie.

LA vertu , semblable à l'or , ne s'alie jamais sans perdre son prix. Elle n'est plus vertu ; c'est alors une sorte de monnoie , qui a cours dans un monde ami du faux : On eût mieux questionné , en demandant : Le masque de la fausse vertu est-il soutenu par la vanité , ou par quelques autres motifs vicieux ? Il n'y a que trop de lecteurs , s'il en est de sincères , qui pourroient en donner la solution. La vraie vertu , dans tous ses actes , a pour atrait & pour but l'amour divin ; amour pur , & qui seul l'anime & la soutient ; elle y rapporte tout. Come les fleuves émanent du vaste Océan , & amassent dans leurs cours , toutes les eaux qui les environent , pour les

reporter de nouveau à ce trésor universel ; ainsi la vertu , digne de ce nom , retourne à son principe avec les fruits de ses œuvres ; sans s'oublier dans sa route , elle entraîne tout à ce but.

SECONDE QUESTION.

Il n'y a que les vérités qui choquent.

Cette proposition produit sa réponse ; à l'abord , vous êtes éclairci.

TROISIEME QUESTION.

Quel est le plus blamable , ou celui qui médit , ou celui qui est l'objet de la médisance ?

Le crime , enfant des passions violentes , le vice habituel , l'ignorance , l'erreur , le ridicule , sont l'objet du médifant : Tous ces maux naissent avec nous , & se dévelopent avec l'âge , sous la main de l'éducation. Couvrir les ombres de la vie , c'est l'office de la charité , c'est l'œuvre de la Reine des vertus , & sans laquelle on cesse d'être l'image d'un Dieu tout parfait. C'est dans l'intention que git la coulpe du désordre : Où se manifeste-t-elle mieux que dans le malin plaisir qu'on trouve à étaler les défauts du prochain par gout , & sous cent faces différen-

tes ? Le médifant étudie le caractère de fes auditeurs, avant de répandre fon funefte poifon ; il lit dans leurs yeux. Si ces laches témoins de leurs perfides langues, n'éguifoiient leurs dards affaffins, & que d'un regard févère & plein d'une juftte indignation, ils impofaffent filence à fes fupots de l'enfer, ma censure auroit bien moins de droits, & la fociété verroit bientôt cette complication de toutes les noirceurs poffibles, s'éteindre d'elle-même.

QUATRIEME QUESTION.

Pourquoi les femmes ont, pour l'ordinaire, plus de penchant à la médifance que les homes.

S'il eft vrai, elles valent moins ; mais quelle en eft la caufe ? Elle n'eft pas honorable pour nous. A-t-on pour les femmes ces foins affidus, cette atention, lorsqu'il s'agit de les éduquer ? C'eft cependant la nourriture de l'ame, c'eft le flambeau du bon fens. Pourquoi trouver étrange de ne pas moisfonner du froment dans un champ, où le terrain inculte ne produit de fa nature que de l'ivraie ? On l'a dit mille fois, on en eft convaincu, les femmes font auffi propres à l'exercice du bien, que le peuvent être leurs injuftes & orgueilleux compa-

gnons, qui affectent du mépris pour les Pig-
 mées en raison, qu'ils ont eux-mêmes forcés
 à cette abjecte structure. Malgré cette opres-
 sion, les femmes se sont élevées jusques
 au sublime, dans toute espèce d'arts & de
 sciences. N'ont-elles pas en général aquis
 la plus difficile, celle de louer les bones qua-
 lités d'autrui, & taire leurs fautes; puissions-
 nous être aussi pardonables qu'elles. Il est
 des SEVIGNE', des DACIER, des DU MON-
 TIER, des DES HOULIERES, des DU BO-
 CAGE, & tant d'autres, dont l'énumération
 seroit trop longue; ces femmes, dis-je, ont-
 elle trempé leur plume dans le fiel de la fa-
 ture? Ont-elles tiré le bandeau des anedoc-
 tes scandaleuses, & déchiré cruellement l'ho-
 neur dans leurs conversations familières? Non;
 il est bien un BOILEAU, home, mais
 il n'en est pas en femme; destituées des se-
 cours propres à sauver le cœur de sa ma-
 lignité, foibles, souvent oisives, resserrées
 dans un cercle, bornées à de petits soins
 peu suffisans pour remplir l'espace de capa-
 cité qui est en elles, fertiles en imagina-
 tion, come on le fait, pourquoi est-on fur-
 pris de ce penchant à jaser? C'est presque
 le seul qu'on ne leur ait pû interdire:
 Elles en usent mal, dit-on; je ne me ré-
 péterai pas, pour satisfaire à cette dernière
 plainte.

Loin de les aider dans les connoissances du beau, du bon, des vertus morales, ne leur tendons-nous pas des pièges, à proportion des talens, des dispositions heureuses que la nature bénigne a voulu leur acorder? Nous les berçons de bagatelles, nous les amusons de futilités, crainte qu'elles ne nous laissent en arrière dans le chemin de la gloire: Maxime absurde, & obstacle réel à notre propre avancement. Nôtre enfance leur est confiée, & combien ce début influe-t-il sur les actions les plus importantes de la virilité! Qui fait même, si ces esprits femelles, qui n'ont jamais d'effor, en bone phisique, ne doivent pas fournir des organes durs, & mettre au jour des méchans Automates, au lieu d'Etres intelligens?

CINQUIEME QUESTION.

Quel est le plus dangereux, de l'ignorance ou de l'erreur?

Pour se préserver de l'un & de l'autre, en tous tems & en tous lieux, il faudroit cesser d'être home. L'ignorance & l'erreur sont sœurs jumelles, & ne se séparent jamais. Il n'y a aucune production pensante, qui n'ait en elle un desir invincible d'être heureuse. Aucun ne manque ce but, le voulant & le sachant: C'est donc à l'igno-

rance & à l'erreur qu'on doit s'en prendre. Nous ne pouvons favoir beaucoup, fans errer à proportion: Hé quoi, dirat-on, la lumière nous aveugleroit - elle? Non, fans doute; mais nous marchons souvent fur les traces d'une vapeur, qui, après nous avoir mené fur les bords d'un goufre, s'abforbe & nous y laiffe. Malheur à celui qui manque de prudence; un pas de plus, c'en est fait, il tombe dans la ténébreufe erreur; elle est dangereufe.

„ J'ai, dit SALOMON le plus fage des ho-
 „ mes; j'ai apliqué mon cœur à la recherche
 „ de tout ce qui est fous le ciel, & voilà, c'est
 „ un tourment d'esprit, une occupation fa-
 „ cheufe, car qui s'acroit de la fcience, s'a-
 „ croit du chagrin. „ Le fouverain bien de
 cette chair mortelle, c'eff le contentement,
 en quoi qu'il puiſſe confifter. Il n'est point
 chés le Savant, il n'a point trouvé ce trés-
 for; il erroit. Un ftupide Groenlandois, ré-
 duit prefque aux fonctions animales, est-il
 plus éloigné du contentement que le pré-
 mier? Je ne le penſe pas. L'ignorance est
 préférable, quant à l'individu; mais relative,
 elle ne l'est point. La vie est une école; c'est
 des progrès qu'on y fait, que doit dépendre
 la félicité future: Nôtre tâche est de fournir
 nôtre contingent avec exactitude. Membres
 de l'immenſe corps de la race humaine, chacun

a sa fonction réglée , & rien ne doit y être sans action ; mais tous nos travaux sont défectueux ; rien de parfait ; nous sommes les jouets de l'erreur, ou de coupables serviteurs, si nous n'essaions pas de l'être : La perfection ne peut être que dans la totalité , & nous ne formons qu'une portion : Nous ne sommes qu'un atome ; nos devoirs sont connus ; nous sommes issus de la cause première , qui étoit avant tout ce qui est , autre qu'elle. Rien ne s'anéantit , & tout rentre dans l'ordre du grand plan. L'homme ne peut qu'errer s'il agit ; il ne peut que se rendre coupable s'il s'en exemte.

Dieu est juste & bon ; l'homme est un agent, qu'il veut employer ; ce n'est pas à lui à diriger , mais à obéir.

V E R S

SUR LES MEMES QUESTIONS.

I.

LA VERTU consiste a bien faire ;
 Sans nul égard pour le vulgaire ,
 Elle y doit tendre constamment.
 La Vanité ne peut se plaire ,
 Qu'en voiant qu'elle a pour salaire ,
 L'éternel applaudissement.
 Sur le cas , voici ma sentence ,
 Je l'ai discutée avec soin :
 Sans les douceurs de l'espérance ,
 Non , la vertu n'auroit pas loin.

I I.

Les vérités & le mensonge ,
 Peuvent choquer également ;
 Mais l'on peut sans trop de tourment ,
 Sur l'un passer plutôt l'éponge ;
 Des autres , blessés vivement ,
 Dans le dépit ce mal nous plonge :
 On guérit en se réformant.

I I I.

Qu'à jamais périsse l'engeance ,
 Qui se nourit de médisance :
 Le Médisant a tout le tort ,
 Puisqu'il peut médire d'un mort.

I V.

Beaucoup de langue & d'ignorance ,
 D'amour propre & de vanité ,
 Bien dozés de légèreté ,
 Font un bureau de médisance.

V.

L'ignorance peut s'éclairer ,
 Un ignorant s'informe & doute.
 Mais l'erreur fait toujours errer :
 L'errant est sans cesse en déroute.

G. M.

QUESTION.

Quel est le plus glorieux , ou de vaincre son ennemi par la vertu , ou de se vaincre soi-même ?
 Question digne des meilleures plumes.

R E P O N S E

A l'Auteur des Vers sur la Critique.

P O U R mieux nous disposer à bannir la critique,
 Vous le prenez, Seigneur, sur le ton pathétique.
 Il faut donc, suivant vous, que l'Auteur le plus vain,
 Soit reçu des lecteurs come un bon écrivain;
 Que les productions de tout esprit futile,
 Se lisent jusqu'au bout sans émouvoir la bile;
 Qu'achetant un ouvrage, insipide, ennuyeux,
 L'on soit bien consolé, *parce qu'on fera mieux?*
La Gloire est un trésor où chacun peut prétendre.
 Critiquer ces Messieurs, *c'est les faire descendre.*
 S'ils peuvent s'approcher du premier échelon,
 Ils grimperont bientôt sur le sacré valon.

Mais ces nouveaux intrus, quand ils seroient
 des notres,

Ne fauroient-ils veiller sans endormir les autres?
 Le goût de grifoner n'est bien souvent qu'un tic:
 Faut-il de sa foiblesse informer le public?
 Nous avons, sur tous points, assez d'Auteurs célèbres,
 Veut-on nous éclairer à force de ténèbres?

Je vous crois là dessus dépouillé d'intérêt,
 De vôtre charité c'est, sans doute, un beau trait.
 Mais d'où vient, dites vous, qu'un censeur se dé-
 grade,

Lorsque de sa critique il fait quelque parade?
 Si la honte est le fruit de la sincérité,

Où nous faudra-t-il donc chercher la vérité ?

Lorsqu'armé de raisons un censeur entre en lice ;
 Pourquoi lui supposer du fiel, de la malice ?
 En blâmant des endroits, où l'Auteur s'est mépris ;
 Le reste, s'il est bon, perdrait-il de son prix ?

FRIVOLIN croit briller en cadançant par volte
 Je dis, de bone foi, que sa marche révolte.

JANOT, avec un ton plus bas que familier,
 Sans art, foible & difus, me paroît écolier.

BILOT veut qu'on le croie un savant personnage ;
 Il compte d'en donner l'assuré témoignage,
 En nous parlant de LOCK, de LEIBNITZ, de NEWTON,
 Mais tout ce qu'il nous dit n'est point sur le bon ton.
 Dans la science abstraite il faut être un grand maître,
 Sinon, à l'œil perçant, le tuf se fait conoitre.

SOLITIN désœuvré, pour charmer son ennui,
 Done des traits moraux, qui ne font pas de lui,
 Et ces traits confondus avec ses raisonnettes,
 Prennent élégamment le vernis des sornettes.

Cet autre a pris à tâche un important sujet,
 Il débute & s'épuise au milieu du trajet.

Celui là, plein de feu, dans son zèle orthodoxe,
 Pour vouloir trop prouver frise le paradoxe.

Celui-ci sans méthode, hardi, mais inégal,
 Pense, avec profondeur, mais il s'exprime mal.

DEVOTIN. . . Mais je vois que votre front se ride ;
 Arrêtés, s'il vous plait, ce couroux m'intimide.
 Parlons plus posément & ne médifons point :

Là, là, reprenez-vous, mais discutons un point.

Si je vois mes enfans fréquenter des bélières ;

Tapageurs

Tapageurs éfrenés , coureurs , casseurs de vitres ,
 Je leur dis franchement ne les fréquentes pas ,
 Ils vous entraîneront dans plus d'un embarras ;
 Les vertus, par malheur, n'ont pas l'atrait des vices :
 Indiférens d'abord , vous deviendrés complices :
 D'un désordre bruiant vôtre goût trop rempli ,
 En dépit des conseils prendra le mauvais pli :
 De ce gout trop flaté devenant les esclaves ,
 A peine la raison brisera les entraves ;
 Malgré tous vos éforts pœur vous en garantir ,
 Dans de facheux momens on le verra sortir ,
 Et vous regretterés , même avec amertume ,
 D'avoir poussé trop loin une indigne coutume :
 J'ai senti les éfets de tous ces jeux de foux ,
 Mon exemple doit être une leçon pour vous.

Répondez , sans détour , ce que je viens de dire,
 Est-ce une médifance , ou bien une satire ?

Non , non , me dirés-vous , c'est agir prudemment :
 On ne sauroit trop tôt prévoir l'égarément.

Hé bien donc, quand je lis de nos Auteurs modernes,
 Les sujets sérieux , ou bien les balivernes ,

Ne puis-je pas aussi remarquer leurs defauts ?

Déméler , si je peux , le vrai d'avec le faux ?

Dire à tous mes Amis , à toute l'Helvétie ,

Un tel court à l'esprit , l'autre à la minutie ?

Sûrement celui-là n'a pas le sens comun ?

Celui-ci plein de mots en met quatre pour un ?

Venant à découvrir un subtil Plagiaire ,

Ne ferai-je pas bien d'indiquer le Corfaire ?

Ainsi l'on rend service à de jeunes lecteurs ,

Trop prompts à se livrer au cliquant des Auteurs :
 Dans un aisé Journal , sur les riens qu'on hazarde ,
 Un critique sensé peut seul les mettre en garde.
 Alors , de la Raison sentant mieux le pouvoir
 Atentifs aux défauts , qu'on fait apercevoir ,
 Distinguant les écrits que le bon goût renie ,
 Ils ont de sûrs moïens d'éclairer leur génie.

C'est ce qu'avec éclat BOILEAU fit de son tems :
 Ses traits judicieux firent des mécontens ;
 Mais d'un vers foudroïant , sans faire aucune grace,
 Il chassa les Dindons juchés sur le Parnasse.
 Ce que le goût lui doit ne sauroit s'exprimer ;
 Il retint le Génie & le fut animer.
 L'on vit d'un tas d'Auteurs diminuer le nombre :
 Les CORINS d'aujourd'hui craignent encor son om-
 bre.

De ses coups réprimans jamais il n'a gémi :
 Il fut du Genre-humain le Censeur & l'Ami.
 Son cœur n'a point connu le venin de l'envie :
 Peu d'Auteurs ont jouï d'une aussi belle vie.

Je n'entends pourtant pas qu'un censeur vétilleux ,
 Sur de legers défauts fasse le pointilleux.
 Le prix d'un grand écrit tient à son assemblage ;
 Il faut rendre justice aux beautés d'un ouvrage ,
 Le bien étudier , s'il est original ,
 Et n'avoir , sous les yeux , que le vrai pour fanal.
 Sans malice & sans fiel doit marcher la critique.

A Paris , sans pudeur , règne l'esprit caustique ,
 Chaque jour voit courir des écrits ténébreux ;
 On se peint , tour à tour , des traits les plus affreux :

Pour relever l'éclat d'une gloire ternie ,
 On voit , contre les mœurs , s'armer la calomnie.
 Sur l'objet difamé rien ne peut s'éclaircir ,
 Le triomphe est complet , dès qu'on peut se noircir.
 Le Parnasse & l'Enfer font-ils donc limitrophes ?

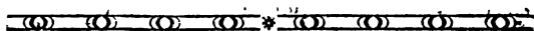
O ! Vous , qu'on voit titrés du nom de Philosophes ,
 Le cœur rempli de fiel , déchirant vos Rivaux ,
 Est-ce un moïen bien sûr d'illustrer vos travaux !

Pour arrêter le cours des fatires cruelles ,
 Le mépris est plus fort que d'insultans Libelles :
 L'injure est un desir de nous mortifier ,
 C'est à nos actions à nous justifier.

Je suis plus qu'étonné de voir , dans cette guerre
 FRERON avec esprit pincer le * * * *
 Ce dernier , qui pourroit se défendre en riant ,
 S'il lance quelques traits , c'est en injuriant.

De procédés pareils , fuïons la sombre amorce :
 Avec l'humanité ne faisons point divorce.
 Peut-on voir sans frémir , dans un siècle éclairé ,
 La vertu gémissante & l'honneur déchiré !
 Gardons nous de fouiller de ces perfides armes ,
 Un climat que la paix embélit de ses charmes.

Mais , me dira quelqu'un , si de vos propres Vers ,
 Un rigide censeur , prenant quelque travers ,
 Epluchoit , sans quartier , les tours & la césure ,
 Vous régaloit en plein d'une vive censure ,
 Prouvant que votre ouvrage est bien peu corrigé... ?
 J'entens. De cet avis je vous suis obligé.
 Je conviens que très mal j'ai pû monter ma lire ,
 Que mes Vers sont mauvais , mais ils se feront lire.



E P I T R E

À M. MARCET DE MEZIERES.

A MI, j'ai lû ton DIÔGENE :
 Je le trouve un fort bon morceau :
 Il fut aplaudi sur la scène ,
 Mais son fort eut été plus beau ,
 Si de garder l'incognito ,
 L'Auteur s'étoit doné la peine.

 Tout y vient naturellement ;
 La Morale en est gaie & saine ,
 Et très heureux le dénouement :
 Mais je t'avoûrai franchement ,
 Si j'eusse été ton *Aristarque* ,
 J'aurois insisté fortement ,
 Pour supprimer ton *Foliarque*.
 Cet intraitable Athénien ,
 Figure moins par un grand zèle ,
 Que parce que plus d'un Chrétien ,
 En donant trop d'effor au sien ,
 A fourni sa part du modèle.

 Ton DISCOURS me paroît au mieux ;
 L'on y reconoit le génie
 D'un Citoyen judicieux ,
 Qui voudroit que dans sa Patrie ,
 L'on put faire acueil à Thalie ,
 Sans cesser d'être vertueux ;

Et parmi les ris & les jeux ,
 Qu'enfantent l'art & l'industrie ,
 Suspendre les retours facheux ,
 Des cuifans foudis de la vie ,
 Et du mal qui vient après eux.

Mais , malgré ton patriotisme ,
 Je crains du sombre cagotisme ,
 La pétulance & la fureur ;
 Inspiré par le fanatisme ,
 Il va te nommer corrupteur ,
 Et te prouver , avec injure ,
 Que réjouir la Créature ,
 C'est atrister le Créateur.

Quant à l'espèce indécrottable ,
 Citant toujourns Grec & Latin ,
 N'en est que plus déraisonnable ;
 Tu n'avois pas la plume en main ,
 Qu'elle a tranché d'un air hautain ,
 Que ta pièce étoit détestable.
 Quel excès de présomption ,
 Difoit elle : Eh ! coment un home ,
 Sans beaucoup d'érudition ,
 Qui n'entend bien qu'un idiome ,
 Auroit-il sa provision ,
 D'esprit , de goût & de raison ?

Ainsi donc le sublime HOMERE ,
 Et l'Antiquité qu'on révère ,
 Ainsi CONRARD , RACAN , BOURSAULT ,
 Et l'inimitable QUINAULT ,
 Auroient usurpé l'art de plaire ,

Pour n'avoir pas été long-tems ,
 Martirꝯ de sept ou huit Pédans ,
 Et du fatras vocabulaire !

Ce n'est pas tout : Du gros bon-sens ,
 Les insipides partisans ,
 Viendront encor grossir l'orage ;
 Leur esprit inculte & sauvage ,
 Ne pouvant se faire un plaisir ,
 Du dramatique badinage ,
 Blame quiconque en fait usage ,
 Dans les momens de son loisir :
 Et ne pouvant voir sans ombrage ,
 Ce que leurs Concitoïens font ,
 Ils regardent come un affront ,
 Toute faillie & tout ouvrage ,
 Qui peut fournir un témoignage ,
 Que l'on est moins sot qu'ils ne font.

Car , plus d'une juste satire
 Nous craignons les traits mérités ,
 Plus nous abhorons l'art d'écrire ,
 Et tout mortel propre à déduire ,
 Nos désolantes vérités.

Tourmentés de cette manie ,
 Insensibles Athéniens ,
 Vous exilés vos Citoïens ,
 Pour éviter la tyrannie !
 Eh ! pouviés-vous vous déguïser ,
 Que c'étoit immortaliser ,
 Leur gloire & vôtre ignominie ?
 Vous voilà donc , Peuple vanté

Plein d'esprit, de goût, de génie,
Autant que d'inhumanité.

Ah! *Messieurs*, ne vous en déplaise,
Il falloit des badauds d'*Ephèse*,
Imiter l'ingénuité;
Ils n'y cherchoient point de finesse;
Zélateurs de l'égalité,
Pour mieux couvrir leur vanité,
Ils laissoient voir leur mal-adresse,
En disant, fotttement jaloux,
Si par hazard quelqu'un des NOTRES,
Croit avoir plus d'esprit que NOUS,
Qu'il l'aille étaler chez les AUTRES.

Cher Ami, si j'en juge bien,
C'est là le vrai nœud gordien.
Tel qui te censure, ou te blame,
Pouroit bien avoir lû ton Drame,
Avec un œil Ephésien.

Trop heureux si l'on te pardone,
D'avoir, Citoïen généreux,
Cent fois dans des jours malheureux,
Si bien païé de ta persone.

CETTE Epitre a été composée en Octobre 1758, par M. DAVID RIVAL de GENEVE, a l'ocasion de la mort duquel on a vû dans un des Journaux précédens, une lettre qui rend justice a son mérite. On a lieu de croire que cette Epitre ne démentira pas l'éloge que l'on a fait de son goût & de ses talens pour la Poésie & les Belles Lettres.



I M I T A T I O N

D'une scène Angloise du Tamerlan de ROWE.

TAMERLAN, UN DERVICHE.

TAMERLAN.

OUI, je crois que le Ciel va parler par ta voix ;
 Du Prophète, & d'AHLA je respecte les Loix ;
 A leurs ordres sacrés je suis prêt à souscrire.
 Parle . . .

LE DERVICHE.

Ecoute en tremblant ce que je vais te dire !

MAHOMET en ce jour justement irrité ,
 T'a fait dans tous les tems éprouver sa bonté :
 Tu respires par lui ; c'est lui seul qui te guide.
 Oubliant ses bienfaits , tu n'es plus qu'un perfide ;
 Tu dédaignes la main , qui t'élève aujourd'hui :
 Ingrat envers le Ciel , qui te sert d'apui ,
 Tu méprises son culte & voudrois le détruire.

TAMERLAN.

Ce zèle immodéré prend sur toi trop d'empire :
 J'ateste ici les noms de Soldat & de Roi ,
 Noms sacrés , que l'honneur a réunis en moi ,
 Que si tu peux prouver ce forfait exécrationnable ,

Et que d'un tel mépris je me trouve coupable,
Je saurai me punir.

LE D E R V I C H E.

Frappe sans diférer ;
Loin d'observer des loix , que tu dois révéres ,
Tu fers aux vils Chrétiens de protecteur , de père ;
Tu fais que MAHOMET , pour eux toujours sévère ,
De les persécuter nous a fait un devoir ;
A nos yeux AXALLA partage ton pouvoir.
Ame de tes conseils , il a ta confiance ,
Tandis que les Croïans privés de ta présence . .

T A M E R L A N.

C'en est trop : D'un nom saint cesse de te couvrir,
Et finis un discours que je ne puis souffrir.
Lorsque sur mon Ami tu déploïes ta rage ,
Apren que TAMERLAN doit venger cet outrage :
Respecte , admire , & crain un Héros généreux !
Va , crois moi , ce Guerrier , ce Prince vertueux
N'est point fait pour servir de but à ton faux zèle.

LE D E R V I C H E.

Quoi ! ta bouche ose encor louer un infidèle !
Condanné par le Ciel , peux tu le protéger ?

T A M E R L A N.

Tes blasphèmes ont seuls le droit de l'outrager ;

De ce Ciel, dont tu viens m'annoncer la vengeance,
 La vertu de tout tems éprouva la clémence.
 Admire ce Héros en plaignant son erreur,
 Et laisse à Dieu le soin d'illuminer son cœur :
 Il verse également ses bienfaits sur la terre,
 Et de tous les humains il se montre le Père.
 Des Croyans, des Chrétiens il exhauſſe les vœux ;
 Pour lui plaire il ſuſſit que l'on ſoit vertueux.

LE D E R V I C H E.

Dieu ! quelle impiété ! mais banniſſant la crainte
 Il eſt tems de parler , & de parler ſans feinte :
 C'eſt la cauſe du Ciel il daigne me choiſir
 Me taire plus long-tems ce ſeroit le trahir.
 Ton pouvoir me menace , & МАНОМЕТ comande ;
 Tremble , écoute , obéis , fais ce qu'il te demande.
 Pourquoi t'a-t-il rendu redoutable aux humains ?
 D'où vient a-t-il remis ſa vengeance en tes mains ?
 Ah ! c'eſt pour éprouver , pour affermir ton zèle ,
 Pour établir ſes loix chés un Peuple infidèle ,
 Pour faire reſpecter la *Mèque* & ſon tombeau ;
 Heureux qu'il t'ait choiſi pour un deſſein ſi beau !
 Va, combats, ſois vainqueur, que l'éfort de tes armes
 Etabliſſe ſon culte au milieu des allarmes ;
 Par le fer , par le feu , poursuis ſes énemis ,
 Et que tout l'Univers à lui ſeul ſoit ſoumis.

T A M E R L A N.

Ah ! pour le contenter il n'eſt rien qui m'arrête :
 Faut-il du monde entier achever la conquête ?

Je n'y rencontrerai nulle difficulté ;
 Beaucoup d'autre que moi l'ont autrefois tenté :
 ALEXANDRE & CRSAB eurent bien cette gloire ;
 Mais que sur les esprits remportant la victoire ,
 Je puisse les forcer à n'avoir qu'une loi ,
 A suivre l'Alcoran , à penser come moi ?
 Ah ! pour y réussir , loin de se faire craindre
 Il faut persuader , & point du tout contraindre.

LE D E R V I C H E .

Toi , qui dois du Prophète établir les Décrets ,
 Quel exemple ose-tu donner à tes sujets ?
 Les Croïans sont eux seuls en bute à ta colère ,
 A tous les Musulmans tu declares la Guerre.
 Ah ! loin de retenir BAJAZETH dans tes fers
 Remplis , en les brisant , les vœux de l'Univers :
 Soies amis tous deux , que vos forces unies
 Détruissent de concert toutes sectes impies.

T A M E R L A N .

Je vois d'où naît ton zèle , & quel est le motif
 Qui t'engage à plaider la cause d'un captif ;
 Mais qui t'a pû porter à prendre sa défense ?

LE D E R V I C H E .

Notre Prophète seul.

T A M E R L A N .

Quelle est ton insolence !

92 JOURNAL HELVÉTIQUE

Malheureux, ose-tu te parer de ce nom !
Esclave d'un faux zèle & de l'illusion,
Tu voudrois établir tes affreuses maximes,
Par la Religion justifier tes crimes !
Loin de nous ordonner le meurtre & la fureur,
Elle n'attend de nous que bonté, que douceur.

LE D E R V I C H E à part.

Il me reste un espoir. Ciel ! j'implore ton aide,

Haut.

Ecoute ! ce pouvoir à qui tout autre cède

Il tire un poignard & s'avance pour le fraper.

Au défaut de ma voix, daigne employer ma main,

T A M E R L A N le désarmant.

Non, loin d'autoriser cet odieux dessein
Il détruit tes complots, punit les parricides,
Qui sur les Souverains lèvent leurs bras perfides ;
Il me laisse aujourd'hui prononcer sur ton sort
Redoute mon courroux !

LE D E R V I C H E.

Je ne crains point la mort.
J'ai rempli mon devoir ; je mourrai sans murmure.

T A M E R L A N.

Ah ! c'est pousser trop loin l'audace & l'imposture,
Ainsi le fanatisme ose tout pervertir !

Du plus vil affassin il fait faire un Martir.

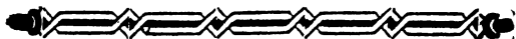
Après une longue pause.

Je te laisse le jour , méprisant ta furie ,
 C'est te punir affés que te laisser la vie.
 De nos Religions aprens à mieux juger ,
 Et puisse mon exemple aujourd'hui te changer !
 Quand la tienne te porte à poignarder ton Maitre ,
 La mienne me défend de me venger d'un traître.
 Sois libre . . . Sans vouloir lire dans tes projets
 Tu peux ensevelir tes indignes secrets ;
 Trop heureux , si le Ciel oubliant ton offense ,
 Daignoit changer ton cœur pour prix de ma clé-
 mence.

Ote-toi de mes yeux , je ne puis sans éfroi
 Voir ici plus long-tems un monstre tel que toi.

GENEVE.

R.



L'AMOUR PRISONNIER,

Traduction libre de l'Italien.

La Scène est dans le Bois Délos.

DIANE & ses Nimphes , CUPIDON.

DIANE. **I**NUTILEMENT tu cherches à
 t'échaper.

CUPIDON. Ah !

DIANE. Acourés , venés contempler ma glo-

rieuse proie ; s'en fit-il jamais de plus grande ? *L'Amour* est prisonnier.

CUPIDON. Miséricorde ! grande Déesse.

DIANE. Je l'ai trouvé plongé dans le sommeil ; je l'ai chargé de liens , puis je l'ai réveillé pour jouir de sa confusion.

CUPIDON. Aiés pitié de moi ; soiés sensible à mon état.

DIANE. Non , je veux être aussi dure que toi. Beautés abandonées , Nymphes trahies , Amans désespérés ; le tiran est enchainé , venés le punir ; depuis assés longtems il rit de vos malheurs , venés rire des siens.

CUPIDON. Chères Nymphes , aiés compassion d'un infortuné , secourés-le ; vous n'obligerés pas un ingrat. Celle qui me délivrera de ces liens , (*l'Amour* le jure ,) n'aura jamais sujet d'être jalouse.

DIANE. L'on se repent tôt ou tard d'avoir crû cet enfant : N'écoutés pas ses discours artificieux.

Le traître vous tente
A suivre ses pas ;
Pour être contente ,
Ne le croiés pas.
Il promet merveille ,
Pour ne rien tenir ;
L'ingrat toujours veille ,
Pour vous retenir.

CUPIDON. Si DIANE est sourde à mes plain-

tes, vous, ses belles Compagnes, n'imités pas sa cruauté. Les fautes d'un enfant méritent-elles autant de rigueurs? Voiés les plaies que m'ont fait ces liens; relâchés-les au moins; je le mérite, je suis vôtre bienfaiteur. Ces hommages, ces soins, ces vœux, ces prières que vous exigés des Amans, vous les devés à l'Amour.

Aux loix de CUPIDON, si tous étoient rebelles,

Beauté, charmes des belles,

Vous seriés de nul prix.

Qui leur diroit encore,

Doux objet que j'adore,

De vos puissans attraits tous mes sens sont épris?

DIANE. Insensé! atens-tu la liberté de tes ennemies les plus implacables?

CUPIDON. La beauté n'est pas ennemie de l'Amour.

DIANE. L'avés-vous entendu? Chastes Compagnes de mes plaisirs, vengés un tel outrage: Arachés son aile, brifés ses traits, triomphés de cet enfant superbe. . . . Mais qui vous arête? Allés, je laisse le champ libre à vôtre colère.

CUPIDON. Mes ennemies sont remplies de douceur.

DIANE. Que vois-je! Aucune n'exécute mes ordres. Que semblent dire ces regards atendris, ces airs éféminés?

CUPIDON. Vos Nymphes sont amoureuses.

DIANE. Est-il vrai? Répondés. Ce silence revèche augmente vôte crime.

CUPIDON. Se taire & rougir, c'est assés s'expliquer.

DIANE. D'où viennent donc les rigueurs de SILVIE, qui condanne jusqu'aux soins innocens, que CLORIS prend de sa beauté?

CUPIDON. Elle est jalouse; CLORIS est sa rivale.

DIANE. Et la modeste IRENE, qui évite jusqu'aux regards des homes, come s'ils jetoient du venin.

CUPIDON. Elle doit agir ainsi pour complaire à FILENE.

DIANE. Qu'aperçois-je? Toutes sont infidèles; pas une ne se fait gloire de m'être soumise!

CUPIDON. Toutes me rendent hommage: Elles sont amoureuses.

DIANE. Ah! rebelles, parjures, ne vous bercez pas d'impunité.

CUPIDON. Ne craignés rien: Si l'amour étoit un crime, qui seroit innocent? Les Dieux & les homes, les arbres & les plus dures pierres n'aiment-ils pas? Et si cette Déesse, qui fait tant parade d'austérité, de rigueur, qui voudroit m'anéantir, si cette Déesse qui paroît si féroce brule d'amour...

DIANE. Que dis-tu téméraire?

CUPIDON. Ce que je dis est vrai.

DIANE.

DIANE. Tais-toi, je t'en conjure.

CUPIDON. Je suis trop irrité.

DIANE. Ne parles plus, je romps tes liens ;
te voilà libre.

CUPIDON. Non, je ne veux pas me taire,
je veux

DIANE. Ah ! que je suis à plaindre.

CUPIDON. Tes amours ne feront plus des
misteres confiés aux rochers de *Lathmos* ;
Chacun saura que tu n'ès pas inhumaine ;
que tu adores **ENDIMION** : J'en vais ré-
jouir les bêtes sauvages.

DIANE. Ah ! non, arrête... de grace... Je cède ;
tu ès vainqueur ; j'ai mérité ta colère, je
l'avoûe ; elle est juste, j'en ai du repentir.

Cher Amour, faisons la paix !

Quand tout concourt à ta gloire,

Je conviens de la victoire

De tes invincibles traits.

Sur tout être qui respire,

Je reconois ton empire.

Cher Amour, faisons la paix !

CUPIDON. Est-il une Déesse plus aimable que
moi ? Un discours soumis suffit pour m'a-
paiser. Je ne suis jamais cruel envers les
malheureux. Tu désires la paix, je te l'a-
corde : Je t'offre même mon amitié ; je
t'établis la première entre mes compagnes.

DIANE. Oserois-je paroître parmi elles ?
Acoutumée à vivre dans les bois, j'ignore,

tu le fais, les loix & les usages de l'Amour.
Je crains qu'elles n'insultent à ma simplicité.

CUPIDON. Je me charge de t'éduquer, aie confiance en moi.

Si les beaux noms d'écolière,
Et de compagne d'Amour,
Flatent ta grandeur altière,
Je t'apprendrai tour à tour,
Come on parle à ce qu'on aime,
Come on conduit son Amant.
Lorsque cet objet charmant
Est la timidité même,
Il faut le nourrir d'espoir;
Et favoir s'en faire craindre,
Pour conserver du pouvoir,
S'il est capable de feindre.

DIANE. Pourfuis tes aimables leçons, nous sommes attentives.

CUPIDON. Je ne puis rester plus longtems avec vous; de plus grands soins m'appellent ailleurs; je reviendrai.

DIANE. Tu ne partiras pas, si

CUPIDON. Quoi! audacieuses, vous voudriez me retenir par force; prétendés-vous que je passe mes jours dans ces forêts, pour ne penser qu'à vous?

DIANE. Non, va; il est juste. Part, revien, fai ce qu'il te semblera bon; mais ne t'irrite pas.

CUPIDON. Te voilà au point où je te desirois ; que j'aime cette docilité !

DIANE. Je suivrai tous tes avis ; que rien ne trouble plus nôtre union.

Venés aprendre en ce jour ,
 Belles Nymphes amoureuses ,
 A fléchir le Dieu d'Amour ,
 Qui seul peut vous rendre heureuses.

CUPIDON.

Beautés amoureuses ,
 Soïés dociles à ma voix ,
 Pour rester heureuses ,
 Vivés à jamais sous mes loix.

L'amour est un tiran , pour peu que l'on l'obfède ;
 Jamais il n'est barbare envers celui qui cède.



PROSPECT

D'un nouvel Ouvrage Militaire.

L'OUVRAGE que l'on se propose de donner au public , a pour titre , **ESSAI SUR LA TACTIQUE DE L'INFANTERIE** : Il peut passer pour être nouveau en son genre , n'ayant parû jusqu'à présent aucun ouvrage particulier sur la Tactique de l'Infanterie , du moins qui mérite ce nom. Tous les Livres que nous avons sur cette matière sont plutôt des Recueils d'usages & de pratiques de routine , que des ouvrages raisonnés & tirés du fond & de la nature des choses.

La Tactique de l'Infanterie, cette partie de l'art de la Guerre, qui sert come de ressort à toutes les autres, se trouve ici traitée à fonds, selon les principes reconus pour les meilleurs par les bons Auteurs Militaires, & suivis par les Généraux, dont la reputation peut faire autorité.

Il est divisé en trois Livres. Le premier, qui n'est proprement qu'une Introduction, renferme le premier exercice des Troupes & le mécanisme des mouvemens; c'est-à dire les definitions des termes, les principes de l'arrangement, la formation des corps d'Infanterie, le maniemment des armes, les dispositions d'un bataillon, le pas, les principales évolutions, les conversions, les diférens mouvemens des bataillons pour se mettre en marche & pour se mettre en bataille, traités d'une manière à servir de principes aux marches d'Armée. Ce premier livre, qui contient proprement *les Elémens de la Tactique*, est partagé en dix Chapitres, & chaque Chapitre en plusieurs Articles; le tout est accompagné de raisonnement, qui dérivent des principes, & qui indiquent les vues & les usages de chaque chose.

Le Livre second examine d'abord quel est le vrai fondement de la Tactique; ce qui conduit l'Auteur à la distinguer par raport à deux objets essentiels, qui sont *le Feu* & *le Choc*.

On y recherche ensuite les principes du choc des Troupes dans l'action, par un parallèle avec le choc des corps physiques, aussi exact que la nature des choses peut le comporter. On fait voir l'imperfection de notre Tactique, bornée presque au premier de ces objets, c'est-à-dire au feu; on établit les avantages du choc & les moïens de le mettre en usage; on propose des bataillons doublés: De-là on passe au détail de l'action du feu pour les ba-

taillons en bataille à l'ordinaire, dans toutes les occasions de combatre en ligne formée d'Infanterie contre Infanterie ; l'on fait ensuite marcher les bataillons à la charge, ou la soutenir, suivant les principes précédemment établis sur le choc. Ensuite l'on traite de la colonne & de ses usages, dans les deux actions, qui sont l'objet de la Tactique. Dix Chapitres.

Le troisieme Livre comence par une application des principes, expliqués par le second. à la pratique de quelques actions particulières de la guerre, & à quelques cas suposés de mouvemens necessaires, de rencontre ou d'ataque de poste, come d'un pont ou d'un defilé.

Il passe après cela au bataillon-quaré, & on s'attache dans ce Chapitre à faire voir les defectiosités & le peu d'usage de cette ordonnance, & à combatre le préjugé qui subsiste encore chez quelques Militaires en sa faveur.

L'Auteur après cela applique les principes & les règles de la Tactique de l'Infanterie à ses combats contre la Cavalerie, suposant l'action en plaine ouverte ; il fait conoitre les avantages reciproques de ces deux troupes ; les moiens de rendre à l'Infanterie sa véritable force, cette force que tout le monde lui attribue & dont elle ne jouit jamais : Il détaille les diférens cas possibles d'action entre ces deux troupes, & propose des ordres de marche & de combat convenables aux diverses circonstances où l'Infanterie peut se rencontrer : Ce morceau de Tactique, bien loin d'avoir été approfondi come il l'est ici, n'a pas même jamais été traité ; à peine en est-il dit quelque chose superficiellement dans les Livres que nous avons.

Le dernier Chapitre de ce Livre est une espèce de Dissertation sur l'exercice des troupes en tems de

paix & en tems de guerre. Il contient diverses réflexions sur la nécessité & la manière de suivre dans cet exercice des vûes propres à leur inspirer le véritable esprit de la guerre. Cinq Chapitres.

La brièveté que l'on est obligé de donner au tableau de cet ouvrage ne permet que d'en indiquer les principaux chefs. Il faudroit transcrire ici la Table entière des Chapitres, Articles & Paragraphes, pour que l'on pût juger de l'étendue & des détails qu'il renferme. Ce qui le distingue essentiellement des autres de son espèce, c'est 1°. la méthode, tout y étant traité par principes & règles, accompagné de remarques & de distinctions de cas particuliers; 2°. c'est qu'on y combat en plusieurs endroits les préjugés & les usages de routine; 3°. c'est que les instructions, les règles & les maximes y sont presque par-tout appliquées à l'action réelle, en sorte que le Lecteur, en s'instruisant des principes & des règles sur chaque opération, se représente toujours comme étant dans ce moment même à l'action dont il s'agit.

Enfin cet ouvrage comprend tout ce qui doit former une École complète de la science de l'Infanterie, soit pour les Officiers, à commencer par ceux qui sont à la tête des corps, & en descendant de ceux-là aux Officiers particuliers, soit pour les Troupes mêmes; de manière que la pratique & l'exercice de ce que contient cet Ouvrage fussent pour mettre les uns & les autres en état de se conduire dans toutes les occasions de la guerre.

L'Auteur a été quelquefois obligé de s'écarter au-delà des opérations simples & particulières d'un bataillon, & de toucher quelques points, qui appartenoient plutôt à la conduite des Généraux dans une action; mais ce n'a été qu'autant qu'il étoit indispensable, vu la liaison qu'il y a entre les mou-

vemens particuliers d'un bataillon & le mouvement général d'une ligne d'Infanterie.

Cet ouvrage qui s'imprime actuellement à Genève chez EM. DU VILLARD, Imprimeur Libraire, paroitra dans le mois de Décembre de cette année 1760. Il aura 2 vol. in-4^o. imprimé sur de très-beau papier, avec des caractères neufs, & sera accompagné de XVIII Planches très-bien gravées, dont les Figures sont planes & rectilignes, ombrées plus ou moins obscur & sans dessein, si ce n'est à quelques unes, où la Campagne est marquée.

Les Persones qui voudront aquérir cet ouvrage pourront s'adresser aux Libraires des villes suivantes; à *Genève*, chez M. Du Villard; à *Paris*, chez M. Guérin, rue St. Jaques; à *Lion*, chez Mrs. les frères Pérille, rue Mercière; à *Strasbourg* chez M. Armand König; à *Hambourg*, chez M. Chrétien Hérolde; à *Nurenberg*, chez M. Jean Gaspard Lochner; à *Berlin* chez M. Jasperd; à *Turin*, chez Mrs. les frères Reycends & Guibert.

MRS. *Claude & Antoine* PHILIBERT, Libraires à Genève, distribuent les Livres suivans :

Dictionnaire de Commerce fol. & son abrégé ou Dictionnaire portatif, grand 8vo un Volume, en attendant les autres.

Abrégé de l'Histoire de Dannemarc, Première partie; 8vo sur trois différens papiers, 1760.

Nouvelles Constitutions Militaires &c. 4to. 1760 avec 20 Planches.

Anecdotes ou Lettres de M. le Baron de Fabrice, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de CHARLES XII, grand 8vo. 1760.

Mémoires sur la Littérature du Nord, depuis Juill. 1759. 8vo & divers autres Livres nouveaux.

T A B L E.

O BSERVATIONS générales sur la Loi naturelle.	3
Suite des Réflexions du Misanthrope.	17
Apo'logie de M. de l'ortaire & Extrait d'un Poème qu'on lui attribue; avec un petit Extrait du Discours de M. le Franc.	36
Lettre sur le Poème intitulé La mort d'Abel.	53
— à l'Auteur de la Réponse à trois Questions proposées dans le Journal de Juillet.	55
Suite de l'Examen des cinq Questions proposées dans le Journal de Juillet.	62
Autre Réponse à ces Questions.	71
Vers sur les mêmes Questions.	77
Question.	78
Réponse à l'Auteur des Vers sur la Critique.	79
Épître à M. Marcet de Mezières, sur sa Comé- die de Diogène.	84
Imitation d'une Scène Angloise du Tamerlan de Rome.	88
L'Amour prisonnier, traduction libre de l'Italien.	93
Prospect d'un nouvel Ouvrage Militaire & au- tres Livres nouveaux.	99

L'Enigme du mois de Juillet s'explique par le JEU
DES HOMMES. Le mot de l'Enigme d'Août est TAM-
BOUR, & celui du LOGOGRIPHE INOCULATION, où
l'on trouve, Nil, Latin, Lion, Canon, Jo, Taon,
Loi, Canon, Nation, Oculi.

ERRATA du Nouvelliste d'Août.

p 214 l. 24 Baillif de Nion, lisés, Baillif de Moudon.
p 215 l. 11 & 13 le mot de Sénateur est transposé :
Il faut lire, Le nouveau Sénateur est né en 1700 &
il est entré dans le Conseil Souverain en 1735.